

“Contemplez !”

Troisième lettre de l'Année de la vie consacrée¹

« Ô toi que mon cœur aime » (Ct 1,7)

« L'amour authentique est toujours contemplatif. » (Pape François)

Chers frères et sœurs,

1. L'Année de la vie consacrée – chemin précieux et béni – a atteint son zénith, alors que les voix de consacrés et consacrées de partout dans le monde expriment la joie de la vocation et la fidélité à leur identité dans l'Église, témoignée parfois jusqu'au martyre.

Les deux lettres *Réjouissez-vous* et *Scrutez* ont ouvert un chemin de réflexion unanime, sérieux et significatif, qui a posé des questions existentielles à notre vie personnelle et d'Institut. Il convient maintenant de poursuivre notre réflexion à plusieurs voix, en fixant notre regard au cœur de notre vie de *sequela*.

Porter le regard au plus profond de notre vie, demander la raison de notre pèlerinage à la recherche de Dieu, interroger la dimension contemplative contemporaine, pour reconnaître le mystère de grâce qui nous soutient, nous passionne, nous transfigure.

Le pape François nous appelle avec sollicitude à tourner le regard de notre vie sur Jésus, mais aussi à nous laisser regarder par Lui pour « redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle » (1). Il nous invite à entraîner le regard de notre cœur parce que « l'amour authentique est toujours contemplatif » (2). Tant la relation théologique de la personne consacrée avec le Seigneur (*confessio Trinitatis*), que la communion fraternelle avec ceux qui sont appelés à vivre le même charisme (*signum fraternitatis*), ou la mission comme épiphanie de l'amour miséricordieux de Dieu dans la communauté humaine (*servitium caritatis*), tout se rapporte à la recherche sans fin du visage de Dieu, à l'écoute obéissante de sa Parole, pour parvenir à la contemplation du Dieu vivant et vrai.

Les diverses formes de vie consacrée – érémitique et virginale, monastique et canoniale, conventuelle et apostolique, séculière et de fraternité nouvelle – boivent à la source de la contemplation, où elles se restaurent et prennent de la vigueur. Elles y rencontrent le mystère qui les habite et trouvent la plénitude pour vivre la clé évangélique de la consécration, de la communion et de la mission.

Cette lettre – qui s'insère dans la continuité de l'Instruction *La dimension contemplative de la vie religieuse* (1980), de l'Exhortation apostolique post-synodale *Vita consecrata* (1996), de la Lettre apostolique *Novo millennio ineunte* (2001) (a), et des Instructions *Repartir du Christ* (2002) et *Faciem tuam, Domine, requiram* (2008) (b) – vous arrive donc comme une invitation entrouverte sur le mystère de Dieu, fondement de toute notre vie. Une invitation qui ouvre un horizon jamais atteint et jamais totalement épuisé : notre relation avec le secret du Dieu vivant, le primat de la vie dans l'Esprit, la communion d'amour avec Jésus, centre de la vie et source permanente de toute initiative (3), expérience vivante qui demande à être partagée (4). Le souhait retentit : « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur » (Ct 8, 6).

Que l'Esprit Saint qui seul connaît et touche notre intimité, *intimior intimo meo* (5), nous accompagne dans le suivi, dans l'édification, dans la transformation de notre vie, pour qu'elle soit accueil et joie d'une présence qui nous habite, désirée et aimée, véritable *confessio Trinitatis* dans l'Église et dans la cité humaine : « Nous serons d'autant plus capables à la recevoir que notre foi en elle sera plus grande, notre espérance plus ferme, notre désir plus ardent » (6).

Le cri mystique qui reconnaît l'Aimé, « Tu es beau, comme aucun des enfants de l'homme » (Ps 44, 3), comme puissance d'amour, féconde l'Église et réunit dans la cité humaine les fragments perdus de la beauté.

¹ Version française transmise par la Corref. Titre et notes (a) et (b) de *La DC*.

Prologue

« Par les rues et les places : je chercherai celui que mon âme désire. »

(Cantique des cantiques 3, 2)

À l'écoute

2. Qui aime est imprégné d'un dynamisme, fait l'expérience du caractère pascal de l'existence, accepte le risque de sortir de soi pour rejoindre l'autre – non seulement dans un espace extérieur, mais aussi dans son intériorité – et découvre que le vrai bien est d'habiter dans l'autre et l'accueillir en soi. L'amour pose sur l'autre un regard nouveau, d'intimité spéciale, en vertu duquel l'autre ne reste pas au rang des idées, ne reste pas sur le seuil, mais accède au microcosme des sentiments, jusqu'à devenir celui que mon âme désire (Ct 3, 2), mon « recherché ».

Voilà quel est le dynamisme qui traverse le *Cantique des cantiques* (en hébreu *šîr haššîrîm*), livre superlatif qui peut être défini comme le « saint des saints » de l'Ancien Testament. C'est le premier des cinq rouleaux (*meghillôt*) qui pour les juifs ont une importance liturgique particulière : il est lu d'ailleurs au cours de la célébration de la Pâque. Ce chant sublime célèbre la beauté et la force attractive de l'amour entre l'homme et la femme, qui germe à l'intérieur d'une histoire faite de désir, de recherche, de rencontre, qui se fait exode traversant les rues et les places (Ct 3, 2) et qui allume dans le monde le feu de l'amour de Dieu. Si l'amour humain est présenté dans le livre comme une fournaise divine (Ct 8, 6 : *âalhebetya*), flamme de *Yâh*, c'est parce qu'il est le chemin par excellence (1 Co 12, 31), il est la réalité sans laquelle l'homme n'est rien (1Co 13, 2), il est ce qui rapproche le plus la créature à Dieu. L'amour est résonance et fruit de la nature même de Dieu. La créature qui aime s'humanise, mais en même temps elle fait aussi l'expérience du commencement d'un processus de divinisation parce que Dieu est amour (1Jn 4, 10.16). La créature qui aime est tendue vers la plénitude et la paix, vers le *šalom*, qui est l'aboutissement de la communion, comme pour les époux du Cantique qui portent ce *šalom* dans leur nom, lui est *Šelômôh*, elle *Šûlammît*.

Le *Cantique* a été interprété de façon littérale, comme la célébration de la force de l'amour humain entre une femme et un homme, mais aussi de façon allégorique, comme dans la grande tradition juive et chrétienne, pour parler du rapport Dieu-Israël, Christ-Église. Le livre trouve cependant sa clef de voûte dans la dynamique sponsale de l'amour – à la façon d'une parabole qui aide à se projeter dans un lieu où l'on parle le langage vivant des amoureux qui guérit de la solitude, du repli, de l'égoïsme – et nous ramène dans le présent en nous suggérant que la vie ne se construit pas en imposant commandements ou contraintes, n'avance pas à coup de règles mais en vertu d'une extase, d'un enchantement, d'un ravissement qui conduit hors de soi, met en route et lit l'histoire d'un point de vue relationnel, de communion et d'agape.

Cet amour de nature sponsale qui interpelle tous les sens et inspire les pas du chemin, la créature humaine peut le vivre non seulement à l'égard d'un autre être humain, mais aussi à l'égard de Dieu. C'est ce qui arrive à qui se consacre à Dieu dans un horizon de sagesse et dans l'atmosphère féconde des conseils de l'Évangile, visant à proclamer le primat de la relation avec Lui. C'est pourquoi le *Cantique* est un phare qui éclaire les consacrés.

Le *Cantique*, défini comme un chant de mystique unitive, peut être lu aussi comme un itinéraire du cœur vers Dieu, comme un pèlerinage existentiel vers la rencontre avec ce Dieu fait chair qui aime de façon nuptiale. Celui-ci peut se lire comme une symphonie de l'amour sponsal qui comprend l'inquiétude de la recherche de l'aimé (*dôd*), le moment de la rencontre qui rassasie le cœur et celui de l'arrêt pour savourer l'élection et l'appartenance mutuelle.

À la lumière du *Cantique*, la vie consacrée apparaît comme une vocation à l'amour qui a soif du Dieu vivant (Ps 42, 3 ; 63, 2), qui allume dans le monde la recherche du Dieu caché (1Ch 16, 11 ; Ps 105, 4 ; Is 55, 6 ; Am 5, 6 ; So 2, 3) et qui le rencontre dans les visages des frères (Mt 25, 40). C'est là que Dieu trouve l'espace pour planter sa tente (Ap 21, 3) ; dans la prière ou au plus profond du cœur où Dieu aime vivre (Ga 2, 20). Hommes et femmes consacrés se dirigent vers le Christ pour trouver ses paroles qui sont esprit et vie (Jn 6, 63), décidés à le rencontrer dans les lieux sacrés, mais aussi par les rues et les places (Ct 3, 2), destinés à faire de la rencontre personnelle avec son amour une passion qui intercède dans l'histoire.

Vie consacrée, *statio orante* au cœur de l'histoire

3. Dans sa Lettre apostolique adressée aux consacrés et aux consacrées, le pape François écrit : « J'attends que toute forme de vie consacrée s'interroge sur ce que Dieu et l'humanité d'aujourd'hui demandent. C'est seulement dans cette attention aux besoins du monde et dans la docilité aux impulsions de l'Esprit, que cette Année de la vie consacrée se transformera en un authentique *kairòs* un temps de Dieu riche de grâces et de transformations » (7).

C'est une question qui retentit en chacun de nous. Le pape offre une première réponse : « Expérimenter et montrer que Dieu est capable de combler notre cœur et de nous rendre heureux, sans avoir besoin de chercher ailleurs notre bonheur » (8).

Désireux de plénitude et chercheurs de bonheur, passionnés et jamais rassasiés de joie, cette inquiétude nous rapproche.

Nous cherchons la joie parfaite (cf. Jn 15, 11) à « une époque où l'oubli de Dieu devient habituel, une époque où l'acte fondamental de la personnalité humaine tend à se prononcer pour une autonomie absolue, s'affranchissant de toute loi transcendante ; une époque, en outre, dans laquelle les expressions de l'esprit atteignent des sommets d'irrationalité et de désolation ; une époque, enfin, qui enregistre même dans les grandes religions ethniques du monde des troubles et décadences jamais encore expérimentés » (9).

Ce sont les paroles que le bienheureux Paul VI adressait au monde, au cours de la dernière session publique du Concile Vatican II. Notre époque – plus encore qu'au lendemain des Assises conciliaires – est caractérisée par la centralité paradigmatique du changement et se distingue par la rapidité, la relativité et la complexité. Tout change à un rythme plus rapide que par le passé, ce qui cause une désorientation et une inquiétude chez ceux qui restent ancrés sur des certitudes anciennes et sur de vieux éléments d'interprétation de la réalité. Cette accélération rend le présent volatil : le présent est le lieu des émotions, des rencontres, des choix provisoires, alors qu'on aurait besoin de stabilité et de points de référence à valoriser et à vivre.

Dans la surabondance d'événements, de communications et d'expériences, il est difficile de faire une synthèse et de discerner, c'est pourquoi beaucoup ne réussissent pas à trouver un sens pour faire du présent, un laboratoire de compréhension, de communion et de partage.

La culture actuelle, surtout occidentale, tournée en priorité vers la praxis, visant seulement à faire et à produire, entraîne – par contrecoup – un besoin inconscient de silence, d'écoute, de respiration contemplative. Ces deux orientations opposées, cependant, risquent de provoquer une plus grande superficialité. Autant l'activisme que certaines façons de vivre la contemplation, peuvent constituer presque une fuite de soi-même ou du réel, un vagabondage névrotique, qui entraîne des vies effrénées et de rebut.

C'est justement dans ce contexte que « ne manque pas de réapparaître, de manière parfois confuse, une demande particulière et croissante de spiritualité et de surnaturel, signe d'une inquiétude qui réside dans le cœur de l'homme qui ne s'ouvre pas à l'horizon transcendant de Dieu. Malheureusement, c'est précisément Dieu qui reste exclu de l'horizon de tant de personnes ; et lorsqu'il ne se heurte pas à l'indifférence, à la fermeture ou au refus, on veut quoi qu'il en soit reléguer le discours sur Dieu au domaine subjectif, réduit à un fait intime et privé, marginalisé de la conscience publique » (10).

4. La vie consacrée, caractérisée par la recherche constante de Dieu et par la revisitation permanente de son identité, respire les exigences et le climat culturel de ce monde qui, ayant perdu la conscience de Dieu et de sa présence efficace dans l'histoire, court le risque de ne plus se reconnaître. Il vit un temps non seulement de désenchantement, de désaccord et d'indifférence, mais aussi de non-sens. Pour beaucoup, c'est le temps de l'égarement, on s'y laisse déborder par le renoncement à rechercher le sens des choses, en véritables naufragés de l'esprit.

À notre époque l'Église – et la vie consacrée avec elle – est appelée à témoigner que « Dieu est. Il est réel, Il est vivant, Il est personnel, Il est providentiel, Il est infiniment bon ; notre créateur, notre vérité, notre bonheur, à tel point que l'effort de fixer sur Lui notre regard et notre cœur, que nous appelons contemplation, devient l'acte le plus haut et le plus plein de l'esprit, l'acte qui aujourd'hui encore peut et doit hiérarchiser l'immense pyramide de l'activité humaine » (11).

C'est la tâche confiée à la vie consacrée : témoigner – à notre époque – que Dieu est le bonheur. Fixer sur Lui le regard et le cœur nous permet de vivre en plénitude.

Le terme contempler dans le langage quotidien est utilisé pour indiquer ce que l'on regarde longuement, quand on observe avec attention quelque chose qui suscite l'émerveillement ou l'admiration : le spectacle de la nature, le ciel étoilé, un tableau, un monument, le panorama.

Ce regard, cueillant la beauté et la goûtant, peut aller au-delà de ce que l'on contemple, pousser à rechercher l'auteur de la beauté (cf. Sg 13, 1-9 ; Rm 1, 20). C'est un regard qui contient en soi quelque chose qui va au-delà des yeux : le regard d'une maman sur son enfant qui dort dans ses bras, ou le regard de deux personnes âgées qui après une vie vécue ensemble continuent de s'aimer. C'est un regard qui communique intensément, exprime un rapport, raconte ce que l'un est pour l'autre.

S'il est vrai que l'origine du terme contemplation est grecque (*theorein/theoria*) – et indique l'intuition de la raison qui de la multiplicité de ce qui se voit remonte à l'un, cueille le tout à travers le fragment et la nature intime des choses dans un phénomène – il est encore plus vrai que l'homme biblique a un *animus* essentiellement contemplatif. Dans son étonnement de créature, conscient de recevoir l'être et l'existence de l'acte libre et gratuit de Dieu, il trouve le point d'ancrage de toute inquiétude du cœur. Les Psaumes sont imprégnés de ce regard de gratitude et d'émerveillement sur l'homme et sur les choses.

5. L'homme biblique est conscient de l'initiative aimante et de la libéralité de Dieu, dans un autre domaine aussi : le don de la Parole. L'initiative de Dieu qui s'adresse à sa créature, entreprend avec elle un dialogue, l'implique dans cette relation personnelle de réciprocité qu'est l'alliance – Moi pour toi et toi pour moi – ce n'est pas une « donnée » qui va de soi, à laquelle on s'accoutume. C'est une révélation surprenante face à laquelle il faut simplement « rester » dans une attitude de réceptivité et de reconnaissance.

Les Prophètes sont des témoins qualifiés de cette attitude. Les dix paroles par lesquelles est scellée l'alliance (cf. Ex 34, 28), sont introduites par « écoute Israël » (Dt 6, 4). Le premier péché, ou plutôt, la racine de tout péché pour Israël, est l'oubli de la Parole : ainsi à l'origine, avec la revendication d'autonomie par rapport à Dieu (cf. Gn 3, 3-6), ainsi quand Moïse et les prophètes dénoncent, dans un reproche sévère au peuple, l'abandon de l'alliance. « La Parole de Dieu révèle inévitablement aussi la possibilité dramatique, de la part de la liberté de l'homme, de se soustraire à ce dialogue d'alliance avec Dieu pour lequel nous avons été créés. La Parole divine révèle aussi le péché qui habite le cœur de l'homme » (12).

Dans la plénitude des temps, l'initiative de Dieu arrive à son accomplissement : la Parole s'est condensée, jusqu'à prendre chair et demeurer parmi nous, elle s'est abrégée, jusqu'à se taire à l'heure décisive de la Pâque ; la création cède le pas à la rédemption, qui est une création nouvelle.

Le terme contemplation se trouve une seule fois dans le Nouveau Testament. Le seul texte qui recourt à la terminologie de la contemplation fait référence au regard et au cœur humains fixés sur Jésus-Christ crucifié, Celui qui a fait connaître Dieu aux hommes (cf. Jn 1, 18). Le moment qui suit immédiatement la mort de Jésus est figé par l'exclamation du centurion qui, sous la croix, proclame : « Celui-ci était réellement un homme juste ! » (Lc 23, 47). Luc note : « Toute la foule des gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle (grec : *theoria* ; latin : *spectaculum*) observant ce qui se passait, s'en retournait en se frappant la poitrine » (Lc 23, 48). Le passage de Luc parle d'unité entre extériorité et intériorité, de regard et de repentir. L'acte de voir et le geste de se frapper la poitrine indiquent une profonde unité de la personne, unité qui se crée mystérieusement devant le Christ. Le terme *theoria* (contemplation) désigne donc le « spectacle concret... de Jésus de Nazareth "Roi des juifs" crucifié » (13) : le Christ crucifié est le centre de la contemplation chrétienne.

La contemplation est donc un « regard de foi fixé sur Jésus » (14), selon les simples paroles du paysan d'Ars à son saint curé : « Je l'avise et il m'avise » (15). Sainte Thérèse de Jésus expliquait, de la même façon : « Ici-bas, deux personnes intelligentes et qui s'aiment beaucoup, se comprennent, même sans signes, seulement en se regardant. C'est apparemment ce qui se passe entre Dieu et l'âme ; mais il ne nous est pas donné de voir de quelle manière ils portent l'un sur l'autre leur regard, comme l'époux le dit à l'épouse dans les Cantiques ; car je crois avoir entendu appliquer à ce regard le passage dont je parle » (16).

La contemplation est alors le regard de l'homme sur Dieu et sur l'ouvrage de ses doigts (cf. Ps 8, 4). C'est, pour revenir aux paroles du bienheureux Paul VI, « l'effort de fixer sur Lui le regard et le cœur, [...] l'acte le plus haut et le plus plein de l'esprit » (17).

6. Les personnes consacrées sont appelées – peut-être aujourd'hui plus que jamais – à être des prophètes, mystiques et contemplatifs, à découvrir les signes de la présence de Dieu dans la vie quotidienne, à devenir de sages interlocuteurs sachant reconnaître les questions que posent Dieu et l'humanité dans les sillons de notre histoire. Le grand défi est d'être capables de « continuer à "voir" Dieu avec les yeux de la foi, dans un monde qui ignore sa présence » (18).

La vie même, telle qu'elle est, est appelée à devenir le lieu de notre contemplation. Cultiver la vie intérieure ne doit pas conduire à une existence qui se place entre le ciel et la terre, dans l'extase et dans l'illumination, mais à une vie qui, dans une humble proximité avec Dieu et dans une sincère empathie envers le prochain, crée et réalise dans l'histoire une existence purifiée et transfigurée.

Dietrich Bonhoeffer utilise l'image du *cantus firmus* (19) pour expliquer comment la rencontre avec Dieu permet au croyant de contempler le monde, les hommes, les devoirs à accomplir, dans une attitude contemplative, et cette attitude lui permet de voir, de vivre, de goûter en toutes choses la présence mystérieuse de Dieu Trinité.

Le contemplatif unit, peu à peu, à travers un long processus, le travail pour Dieu et la sensibilité pour le percevoir, il perçoit le bruit des pas de Dieu dans les événements de la vie quotidienne, il devient expert du murmure d'une brise légère (1R 19, 12) du quotidien où le Seigneur se fait présent.

Dans l'Église, les dimensions contemplative et active s'entremêlent sans pouvoir être séparées. La Constitution *Sacrosanctum concilium* souligne la nature théandrique de l'Église qui est « humaine et divine, visible et riche de réalités invisibles, fervente dans l'action et adonnée à la contemplation, présente dans le monde et cependant en chemin. Mais de telle sorte qu'en elle ce qui est humain est ordonné et soumis au divin, ce qui est visible à l'invisible, ce qui relève de l'action à la contemplation, et ce qui est présent à la cité future que nous recherchons » (20).

Nous invitons à revenir au principe et fondement de toute notre vie : la relation avec le Mystère du Dieu vivant, le primat de la vie dans l'Esprit, la communion d'amour avec Jésus, « le centre de la vie et source permanente de toute initiative » (21), expérience appelée à être partagée (22).

Il sera bon de nous rappeler, comme consacrés, qu'aucune action ecclésiale n'est évangéliquement féconde si nous ne restons pas intimement unis au Christ qui est la vigne (cf. Jn 15, 1-11) : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15, 5). Celui qui ne reste pas dans le Christ, ne pourra rien apporter au monde, ne pourra rien faire pour transformer les structures de péché. Il se dépensera dans beaucoup de choses, peut-être importantes mais non essentielles (cf. Lc 10, 38-42), avec le risque de courir en vain.

Le pape François nous encourage : « Jésus veut des évangélisateurs qui annoncent la Bonne Nouvelle non seulement avec des paroles, mais surtout avec leur vie transfigurée par la présence de Dieu. (...) Évangélisateurs avec esprit signifie évangélisateurs qui prient et travaillent. (...) Il faut toujours cultiver un espace intérieur qui donne un sens chrétien à l'engagement et à l'activité. Sans des moments prolongés d'adoration, de rencontre priante avec la Parole, de dialogue sincère avec le Seigneur, les tâches se vident facilement de sens, nous nous affaiblissons à cause de la fatigue et des difficultés, et la ferveur s'éteint. L'Église ne peut vivre sans le poumon de la prière » (23).

7. Dans l'Église, comme *cantus firmus*, les frères et sœurs exclusivement contemplatifs, sont le « signe de l'union exclusive de l'Église-Épouse avec son Seigneur, aimé par-dessus tout » (24), mais cette lettre ne leur est pas exclusivement consacrée. Nous invitons à approfondir ensemble la dimension contemplative au cœur du monde, fondement de toute vie consacrée et vraie source de fécondité ecclésiale. La contemplation demande à la personne consacrée d'agir avec de nouvelles modalités de l'esprit.

– Une nouvelle façon de se mettre en relation avec Dieu, avec nous-mêmes, avec les autres, avec la création, qui en porte la signification (25). La personne contemplative dépasse toute barrière pour atteindre la source, Dieu ; elle ouvre les yeux du cœur pour pouvoir regarder, considérer et contempler la présence de Dieu dans les personnes, dans l'histoire et dans les événements.

– Une rencontre personnelle avec le Dieu de l'histoire, qui dans la personne de son Fils a habité parmi nous (cf. Jn 1, 14), et se rend présent dans l'histoire de chaque personne, dans les événements quotidiens et dans l'œuvre admirable de la création. La personne contemplative ne voit pas la vie comme un obstacle, mais comme un miroir qui mystiquement reflète le Miroir (26).

– Une expérience de foi qui dépasse la confession vocale du credo, laissant les vérités qui y sont contenues devenir une pratique de vie. La personne contemplative est avant tout une personne croyante, de foi, d'une foi incarnée et non d'« une foi-laboratoire » (27).

– Un « rapport d'amitié », un *tratar de amistad* (28), comme affirme la première femme docteur de l'Église, sainte Thérèse de Jésus ; don d'un Dieu qui désire communiquer en profondeur avec l'homme, en véritable ami (cf. Jn 15, 15). Contempler c'est jouir de l'amitié du Seigneur, dans l'intimité d'un ami.

– Une immersion dans la recherche passionnée d'un Dieu qui habite avec nous et se met en recherche permanente sur la route des hommes. La personne contemplative comprend que le moi personnel marque la distance entre Dieu et soi-même, c'est pourquoi elle ne cesse d'être mendicante du Bien-aimé, le cherchant au bon endroit, au fond de soi, sanctuaire où Dieu habite.

– Une ouverture à la révélation et à la communion du Dieu vivant par le Christ dans l'Esprit Saint (29). La personne contemplative se laisse combler par la révélation et transformer par la communion, devient icône lumineuse de la Trinité et fait connaître, dans la fragilité humaine, « la fascination et la nostalgie de la beauté divine » (30). Cela se passe surtout dans le silence de la vie, où les paroles se taisent de façon à ce que parle le regard, rempli d'un étonnement d'enfant ; que parlent les mains ouvertes qui partagent dans un geste maternel qui n'attend rien en échange ; que parlent les pieds du messager (Is 52, 7), capables de traverser les frontières pour annoncer l'Évangile.

La contemplation ne signifie donc pas une vie médiocre, répétitive, ennuyeuse. « Dieu seul suffit » pour ceux qui suivent Jésus : c'est la dimension intrinsèque et indispensable de ce choix. C'est « le cœur vers le Seigneur » (31) qu'ont cheminé les contemplatifs et les mystiques de l'histoire du christianisme. Pour les personnes consacrées la suite du Christ est toujours une *sequela* contemplative et la contemplation est la plénitude d'une *sequela* qui transfigure.

Chercher

« Celui que mon âme désire, l'auriez-vous vu ? »

(Cantique des cantiques 3, 3)

À l'écoute

8. Aimer signifie être prêt à vivre l'apprentissage quotidien de la recherche. La dynamique de la recherche prouve que personne ne se suffit à lui-même, exige de se mettre en chemin pour un exode au plus profond de soi-même attirés par cette « terre sacrée de l'autre » (32), pour fusionner dans la communion. Cependant, l'autre est un mystère, il est toujours au-delà de nos désirs et de nos attentes, il est imprévisible, il ne demande pas d'être possédé mais soigné, protégé et de disposer d'un espace d'épanouissement pour sa liberté. Si cela vaut pour la créature humaine, combien plus pour Dieu, mystère de liberté extrême, de relation dynamique, de plénitude dont la grandeur nous dépasse, dont la faiblesse manifestée à travers la Croix nous désarme.

L'amour dans le *Cantique* est lutte et fatigue, comme la mort (*māwet*, Ct 8, 6), il n'est pas idéalisé mais chanté en connaissance de ses crises et de ses égarements. La recherche exige de se donner de la peine, de se lever et de se mettre en chemin, d'assumer l'obscurité de la « nuit ». La nuit est absence, détachement ou éloignement de celui que notre âme désire, et la chambre de l'épouse se transforme d'un lieu de repos et de rêve, en prison et lieu de cauchemars et de tourments (cf. Ct 3, 1). L'épouse, principale protagoniste du drame, cherche son bien-aimé mais Il est absent. Il faut le chercher, sortir par les rues et les places (Ct 3, 2). Affrontant les dangers de la nuit, dévorée du désir de l'embrasser de nouveau, l'épouse pose l'éternelle question : « Celui que mon âme désire, l'auriez-vous vu ? » (Ct 3, 3). C'est cette question criée au cœur de la nuit, qui suscite la joie de son souvenir, renouvelle la blessure d'un éloignement insoutenable. L'épouse est insomniaque.

La nuit redevient protagoniste au chapitre 5 du *Cantique* : la jeune femme est dans sa chambre, son aimé frappe et demande à entrer, mais elle atermoie et il s'en va (Ct 5, 2-6). Dynamique d'incompréhension entre les deux ou rêve qui se transforme en cauchemar terrible ? Le texte poursuit avec une nouvelle recherche qui a la saveur d'une grande épreuve, non seulement émotionnelle et affective, mais aussi physique parce que l'épouse qui affronte la nuit toute seule est frappée par les gardes, blessée et privée de son voile (Ct 5, 7). L'amour qui défie la nuit et ses dangers, est plus grand que toute peur : « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, l'amour parfait bannit la crainte » (1 Jn 4, 18).

La femme dans sa recherche de l'époux s'oblige à une connaissance personnelle de ses sentiments. Elle scrute son intimité et se découvre « malade d'amour » (Ct 2, 5 ; 5, 8). Cette maladie explique l'« altération » de sa condition, le fait qu'en vertu de sa rencontre avec l'aimé elle se sente irrévocablement marquée, « altérée », c'est-à-dire devenue « autre », vouée, consacrée à l'autre qui donne un sens à ses jours. Telle est la condition de qui aime vraiment.

Seul celui qui dépasse le tourment de la nuit avec le nom de l'aimé aux lèvres et son visage imprimé dans le cœur, sûr du lien qui les unit, peut savourer la joie fraîche de la rencontre. Le feu de l'amour met dans une relation poignante les deux amoureux qui, sortis de l'hiver de la solitude, goûtent au printemps de la communion rivalisant réciproquement pour célébrer avec passion et poésie la beauté de l'autre.

L'apprentissage quotidien de la recherche

9. *Faciem tuam, Domine, requiram* : c'est ta face, Seigneur, que je cherche (Ps 26, 8). Pèlerin à la recherche du sens de la vie, enveloppé du grand mystère qui l'entoure, l'homme recherche en réalité, même souvent inconsciemment, le visage du Seigneur. « Seigneur, enseigne-moi tes voies, fais-moi connaître ta route » (Ps 24, 4) : nul ne pourra jamais ôter du cœur de la personne humaine la recherche de

Celui dont la Bible dit « Il est le Tout » (Si 43, 27) et des chemins pour y parvenir » (33).

La recherche de Dieu rassemble tous les hommes de bonne volonté, même ceux qui se disent non croyants confessent ce désir profond du cœur.

Le pape François, en diverses occasions, a désigné la dimension contemplative de la vie une entrée dans le mystère. « La contemplation est intelligence, cœur, genoux » (34) c'est « la capacité d'étonnement ; la capacité d'écouter le silence et d'entendre le murmure d'un fin silence sonore dans lequel Dieu nous parle. Entrer dans le mystère nous demande de ne pas avoir peur de la réalité : de ne pas se fermer sur soi-même, de ne pas fuir devant ce que nous ne comprenons pas, de ne pas fermer les yeux devant les problèmes, de ne pas les nier, de ne pas éliminer les points d'interrogation (...), aller au-delà de ses propres sécurités confortables, au-delà de la paresse et de l'indifférence qui nous freinent, et se mettre à la recherche de la vérité, de la beauté et de l'amour, chercher un sens imprévisible, une réponse pas banale aux questions qui mettent en crise notre foi, notre fidélité et notre raison » (35).

10. Entrer dans le mystère implique une recherche permanente, la nécessité d'aller au-delà, de ne pas fermer les yeux, de chercher des réponses. L'être humain est continuellement tendu vers une amélioration, continuellement en voyage, en recherche. Et l'on court le risque de vivre anesthésié par des émotions fortes, dans une insatisfaction perpétuelle. C'est pourquoi notre époque est celle du naufrage et de la chute, de l'indifférence et de la perte de goût. Il est indispensable de prendre conscience de ce malaise qui consume, d'intercepter les sons de l'âme postmoderne, et de retrouver dans la fragilité la vigueur des racines, pour rappeler dans le monde la vitalité prophétique de l'Évangile.

La vie chrétienne « exige et comporte une transformation, une purification, une élévation morale et spirituelle de l'homme ; elle exige, en conséquence, la recherche, l'effort vers un état de vie personnel, un état intérieur de sentiments, de pensées, de mentalité, un état extérieur de comportement. Cet ensemble crée une richesse de grâces et de dons que nous appelons perfection » (36). Dans notre course vers des objectifs momentanés, dépenses, modes, pouvoirs, désirs, poussés par une compulsion de répétition, nous sommes à la recherche de plaisirs nouveaux, jamais assouvis : à notre époque, les hommes et les femmes, dans cette recherche de l'illusoire, goûtent à la saveur du désespoir qui emprisonne la vie et l'éteint.

Saint Augustin posait déjà un diagnostic, relevant que les hommes ne sont pas toujours capables de faire le saut de qualité qui les pousse à aller au-delà, à chercher l'infini, parce qu'« ils sont réduits à l'impuissance de leur vouloir, précipités dans la faiblesse de leur force, dont ils se contentent, faute d'une volonté qui prête la force à leur faiblesse » (37).

Dans cette brume de la conscience et des affects, l'expérience, parfois tragique, de l'aujourd'hui réveille le besoin de la rencontre libératrice avec le Dieu vivant ; nous sommes appelés à être des interlocuteurs sages et patients de ces gémissiments inexprimables (cf. Rm 8, 26-27) pour que ne s'éteigne pas la nostalgie de Dieu, allumée sous la cendre de l'indifférence.

Face à cette nouvelle émergence de la recherche du sacré, on ne peut ignorer combien – même parmi ceux qui se disent chrétiens – la foi semble réduite à de brèves parenthèses religieuses, qui ne concernent pas les problèmes quotidiens. La foi devient étrangère à la vie. Dieu n'est pas nécessaire, il n'est pas dans la vie comme le sont la famille, les amis, les affections les plus chères, le travail, la maison, l'économie. Cette extranéité peut aussi toucher notre vie consacrée.

Pèlerins en profondeur

11. « Si l'homme est essentiellement un voyageur, c'est qu'il est en route vers une fin dont on peut dire à la fois et contradictoirement qu'il la voit et qu'il ne la voit pas. Mais c'est bien l'inquiétude qui est comme le ressort interne de cette progression » (38) même à l'époque du pouvoir technique et de ses idéaux, « l'homme ne peut perdre cet aiguillon sans s'immobiliser et mourir » (39).

Dieu seul est Celui qui réveille l'inquiétude et la force de la question, l'insomnie qui est à l'origine du réveil et du départ. Il est la force motrice de notre route ; l'inquiétude face aux questions soulevées par la vie pousse l'homme dans son pèlerinage de recherche.

À la racine de la vie du chrétien se trouve le mouvement fondamental de la foi : se mettre en chemin vers Jésus-Christ pour centrer notre vie en Lui. Un exode qui conduit à connaître Dieu et son amour. Un pèlerinage qui connaît sa destination. Un changement radical qui de nomades rend pèlerins. Être pèlerins appelle au mouvement, à l'activité, à l'engagement. La route à parcourir implique le risque, l'insécurité, l'ouverture à la nouveauté, aux rencontres inattendues.

Le pèlerin n'est pas simplement celui qui se déplace d'un lieu à l'autre, il ne délègue pas la recherche du but, il sait où il veut aller, il a un objectif qui attire son cœur et fait avancer son pas avec ténacité. Il ne nourrit pas seulement un vague besoin de recherche de bonheur, mais vise un point précis, qu'il connaît ou du moins entrevoit, dont il a connaissance et pour lequel il s'est décidé à partir. Le but du chrétien, c'est Dieu.

Quaerere Deum

12. Saint Benoît, le tenace chercheur de Dieu, assure que le moine n'est pas celui qui a trouvé Dieu : c'est celui qui le cherche toute sa vie. Dans sa Règle il demande à examiner les motivations du jeune moine afin de s'assurer en premier lieu *si revera Deum quaerit*, qu'il cherche vraiment Dieu (40).

C'est le paradigme de la vie de tout chrétien, de toute personne consacrée : la recherche de Dieu, *si revera Deum quaerit*. Le mot latin *quaerit* ne signifie pas seulement chercher, aller à la recherche de quelque chose, se donner du mal pour obtenir, mais aussi demander, poser une question. L'être humain est celui qui demande et cherche inlassablement. Chercher Dieu, signifie donc ne jamais se lasser de demander, comme l'épouse du *Cantique* : « Celui que mon âme désire, l'auriez-vous vu ? » (Ct 3, 3).

Le fil rouge du récit du *Cantique* est justement le thème de la recherche amoureuse, de la présence goûtée après l'amertume de l'absence, de l'aurore accueillie après la nuit, de l'oubli de soi vécu comme condition pour trouver l'Autre.

Le premier degré de l'amour est celui de l'amour qui cherche. Le désir et la recherche sont les expériences dominantes, et l'autre est perçu comme l'absente Présence. Les époux du *Cantique* se présentent comme des mendiants d'amour, chercheurs ardents de l'aimé.

Chercher Dieu signifie se mettre en relation avec Lui et permettre que cette Présence interroge notre humanité. Cela signifie n'être jamais satisfait de ce que nous avons atteint. Dieu nous demande inlassablement : « Où es-tu donc ? » (Gn 3, 9). La recherche de Dieu exige l'humilité : notre vérité est révélée par la lumière de l'Esprit et en elle nous reconnaissons que c'est Dieu qui nous cherche en premier.

« Le cœur inquiet est le cœur qui, en fin de compte, ne se contente de rien de moins que de Dieu et, précisément ainsi, devient un cœur qui aime. (...) Toutefois, ce n'est pas seulement nous, les êtres humains, qui sommes inquiets par rapport à Dieu. Le cœur de Dieu est inquiet pour l'homme. Dieu nous attend. Il nous cherche, Il n'est pas tranquille lui non plus tant qu'il ne nous a pas trouvés. Le cœur de Dieu est inquiet, et c'est pour cela qu'il s'est mis en chemin vers nous – vers Bethléem, vers le Calvaire, de Jérusalem à la Galilée et jusqu'aux confins du monde. Dieu est inquiet à notre égard, il est à la recherche de personnes qui se laissent gagner par son inquiétude, par sa passion pour nous. De personnes qui portent en elles la recherche qui est dans leur cœur et, en même temps, qui se laissent toucher dans leur cœur par la recherche de Dieu à notre égard » (41).

La raison de notre recherche ramène à l'Amour qui, en premier, nous a cherchés et touchés, alors qu'elle en reconnaît le sceau. Il se peut qu'un renoncement à chercher fasse taire en nous la voix qui appelle à l'accomplissement. Il se peut que l'on s'arrête pour jouir des splendeurs qui éblouissent, assouvis du pain qui rassasie la faim pour un jour, reproduisant en nous le choix initial du « fils perdu » (cf. Lc 15, 11-32).

Il se peut que l'horizon se rétrécisse, le cœur n'attendant plus celui qui vient. Mais Dieu vient toujours jusqu'à ce que le primat de l'Amour s'établisse dans notre vie. Revient alors la dynamique du *Cantique*, le jeu de la recherche : nous ne pouvons pas imaginer trouver Dieu une fois pour toutes.

La recherche dans la nuit

13. « Sur mon lit, la nuit, j'ai cherché celui que mon âme désire, je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé » (Ct 3, 1). La lecture du *Cantique* nous place dans l'idylle d'un amour rêvé, tout en introduisant la souffrance récurrente et vive de l'âme amoureuse. L'amour, expérience qui transforme et ne connaît pas l'éphémère ni la brièveté, appelle à vivre une absence possible de l'aimé et parfois l'exil, la rupture, la séparation. De cette éventualité naît l'attente, la recherche réciproque et constante. Un cri de l'âme insatisfait. Le *Cantique* nous met face à un temps de crise, de confrontation, le moment où l'on se reconnaît et où l'on s'accepte après le feu et la passion des débuts. C'est le moment d'aimer de façon différente. L'éloignement devient recherche, alors que la nostalgie qui consume et blesse devient une nourriture nécessaire à l'amour.

Le désir

14. L'amour pour Dieu maintient nécessairement cette ligne de désir. Dieu est invisible, est toujours au-delà de tout, notre recherche de lui n'est jamais terminée, sa présence est évasive : « Dieu est Celui qui nous cherche et aussi Celui qui se fait chercher. Il est Celui qui se révèle et aussi Celui qui se cache. Il est Celui pour qui les paroles du Psaume disent : "C'est ta face, Seigneur, que je cherche" (Ps 26, 8), et tant d'autres paroles de la Bible, comme celles de l'épouse du *Cantique* : "Sur mon lit, la nuit, j'ai cherché celui que mon âme désire ; je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé. Oui, je me lèverai, je tournerai dans la ville, par les rues et les places : je chercherai celui que mon âme désire ; je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé" (3, 1-2) [...] Sollicités par les paroles du Cantique – "je l'ai cherché ; je ne l'ai pas trouvé" – nous nous posons le problème de l'athéisme ou au moins de l'ignorance de Dieu. Aucun de nous n'est loin de cette expérience : il y a en nous un athée potentiel qui crie et murmure chaque jour ses difficultés à croire » (42).

Si comprehendis, non est Deus écrivait Augustin (43), c'est-à-dire, « si tu penses l'avoir compris, ce n'est plus Dieu ». La catégorie de la recherche sauvegarde la distance entre la créature en recherche et le Créateur : distance essentielle parce que Celui qui est recherché n'est pas objet, mais il est aussi sujet, il est même le vrai sujet, en ce qu'il est celui qui en premier a cherché, appelé, aimé, suscitant le désir de notre cœur.

Notre recherche est appelée à l'humilité puisque nous reconnaissons en nous des « athées potentiels », expérimentons la difficulté de croire, reconnaissons en nous cette superbe autosuffisante et, parfois, arrogante qui nous sépare des autres et nous condamne. Rechercher Dieu exige de traverser la nuit et aussi d'y rester longtemps. De découvrir la force et la beauté d'un chemin de foi qui sache s'arrêter devant l'obscurité du doute,

sans prétendre offrir des solutions à tout prix. La foi vécue nous permettra aussi de témoigner du Christ avec le langage humble de celui qui a appris à habiter la nuit et à en vivre les questions.

La nuit dans l'Écriture est le temps du tourment, de la lutte intérieure et du combat spirituel, comme cela arrive à Jacob au Yabboq (Gn 32, 25). Il fait nuit quand Nicodème s'approche de Jésus, caché par peur des Juifs (Jn 3, 2) ; il fait nuit quand Judas se perd et se soustrait à l'amitié vitale avec le Christ en sortant du cénacle (Jn 13, 30) ; il fait encore nuit quand Marie de Magdala se rend au sépulcre (Jn 20, 1) et reconnaît la voix de l'Aimé (cf. Jn 20, 11-18), comme l'épouse du *Cantique* (Ct 2, 8). La nuit est un temps de désir qui se transforme en rencontre si on la traverse sans douter de l'amour.

La foi humble accepte que le passage obscur vers l'aube ne soit pas un passage de la recherche à la possession, mais conduite de la fragmentation qui disperse l'esprit à l'expérience unifiante du Ressuscité. La vie trouve sa direction, son sens, alors que jour après jour, prière après prière, épreuve après épreuve, s'accomplit le pèlerinage vers la réponse définitive, vers le repos et la quiétude, vers la paix de l'âme.

À notre époque, marquée par la fragilité et les insécurités, la contemplation pourrait être recherchée sans enracinements dans la foi, uniquement comme un « lieu » de quiétude, de repos, comme un espace émotif, comme un assouvissement d'une recherche en soi, qui élude l'engagement et la souffrance. La Parole de Dieu, la lecture de quelques expériences de sainteté, traversées par la douleur ou par la « nuit de la foi » nous aident à éviter la tentation de nous évader de la dureté du chemin humain.

L'espérance

15. La nuit, symbole obscur et sombre, devient une image pleine d'espérance à l'intérieur de la spiritualité biblique et chrétienne. L'histoire de l'Esprit est pétrie dans la nuit qui prépare le jour radieux et splendide, le jour de la lumière. Le passage à travers la nuit obscure est marqué par l'effritement des certitudes pour naître à une vie nouvelle. On accède à la lumière à travers les ténèbres, à la vie à travers la mort, au jour à travers la nuit : cela exige une vie de foi. Un temps où la personne est invitée à demeurer en Dieu. C'est le temps où ceux qui sont en recherche sont invités à passer de l'expérience d'être aimé par Dieu à celle d'aimer Dieu simplement parce qu'il est Dieu.

Saint Jean de la Croix a défini comme nuit obscure l'expérience spirituelle où s'alternent égarements, aridité, impuissance, douleur et désespoir ; une nuit de l'esprit et des sens, un passage vers l'union parfaite d'amour avec Dieu. Thérèse d'Avila, en pleine activité de réforme du Carmel, raconte ainsi dans le livre de sa *Vie* : « Toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites s'effaçaient alors de ma mémoire ; il ne m'en restait, comme d'un songe, qu'un vague souvenir qui ne servait qu'à me tourmenter. Mon esprit était tellement obscurci, que je roulais de doute en doute, de crainte en crainte ; il me semblait que je n'avais pas su comprendre ce qui se passait en moi ; peut-être étais-je victime d'une illusion ; il devait suffire d'être trompée, sans tromper encore des gens de bien ; enfin, je me trouvais si mauvaise, que je m'imaginai être cause par mes péchés de tous les maux et de toutes les hérésies qui désolaient le monde » (44).

Les exemples ne manquent pas, de François d'Assise à Thérèse de Lisieux, de Gemma Galgani à Bernadette Soubirous, de Padre Pio à Teresa de Calcutta qui écrit : « Il y a tellement de contradictions dans mon âme, un désir ardent de Dieu, profond au point de faire mal, une souffrance permanente – et en même temps le sentiment de ne pas être voulue par Dieu, d'être repoussée, vide, sans foi, sans amour, sans zèle. Le ciel ne signifie rien pour moi, il m'apparaît comme un lieu vide » (45). La ténèbre devient le lieu de l'amour éprouvé, de la fidélité et de la mystérieuse proximité de Dieu.

O vere beata nox, « ô nuit aimable plus que l'aube » (46) chantons-nous dans la nuit de Pâques, et nous annonçons la résurrection et la victoire. La nuit devient un temps et un chemin pour la venue de l'Époux qui unit à soi et dans une étreinte transforme l'âme, comme le chante le mystique espagnol :

« Ô nuit qui m'a guidée, ô nuit plus aimable que l'aurore ! Ô nuit qui a uni l'Aimé avec son aimée, l'aimée en son Aimé transformée ! » (47).

Demeurer

« Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui. » (*Cantique des cantiques* 2, 16)

À l'écoute

16. Le *Cantique* se dénoue, au fil de la recherche et de la découverte, dans une épiphanie harmonieuse de rencontre et de contemplation réciproque selon un registre linguistique bien précis : celui de la louange. La louange implique tout le corps, lieu concret de relation avec l'autre : lèvres, dents, joues, cou, cheveux, seins, mains, jambes et en particulier les yeux qui lancent des signaux d'amour pouvant être assimilés à des « colombes » (Ct 1, 15 ; 4, 1 ; 5, 12).

La plénitude du cœur s'exprime à travers le langage festif des corps. L'éloge de la beauté du corps est lu à travers le langage de la nature, des constructions, de l'orfèvrerie, des émotions. L'univers converge dans le corps de celui qu'on aime et la personne aimée devient présente dans l'univers. La parole se consacre à l'amour et le lexique de la communion apparaît. L'amour devient un dialogue continu et animé qui cueille la beauté et la célèbre. La louange de l'époux : « Ah ! Que tu es belle, mon amie ! Ah ! Que tu es belle ! » (Ct 1, 15), est suivie de celle de l'épouse : « Ah ! Que tu es beau, mon bien-aimé : tu es la grâce même ! » (Ct 1,16). Ces paroles de « bénédictions » soignent les blessures infligées par le langage de l'accusation, manifestes dans le rapport entre l'homme et la femme après le péché originel (cf. Gn 3, 12) et permettent le rétablissement de l'égalité, de la réciprocité et de l'appartenance mutuelle : « Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui » (Ct 2, 16), « Je suis à mon bien-aimé, mon bien-aimé est à moi » (Ct 6, 3), « Je suis à mon bien-aimé : vers moi, monte son désir » (Ct 7, 11) ; cette expression semble mettre fin à la punition divine exprimée dans la Genèse (3, 16). Le langage de l'éloge et des compliments procure une harmonie relationnelle qui se reflète aussi dans la création qui n'est jamais séparée des événements humains (cf. Rm 8, 22-23) et s'accorde avec le cœur humain en fête à travers un festival de couleurs, de parfums, de saveurs et de sons.

Dieu aussi, fasciné par sa créature, la couvre de compliments, comme avec Marie quand il la salue par l'appellation pleine de grâce (*kecharitoméne*, Lc 1, 28), la proclamant ainsi chef-d'œuvre de beauté. La créature répond avec le *Magnificat* (Lc 1, 46-55), introduisant dans l'histoire la puissance de la louange qui dilate le cœur humain et l'introduit dans une relation authentique avec Dieu.

17. La parole qui éclot pour libérer l'amour invite au contact, à l'union. Le *Cantique* s'ouvre sur les notes de la demande qui fleurit sur les lèvres de l'épouse, protagoniste principale du drame, et manifeste le désir du contact avec l'aimé, physiquement absent mais présent dans le cœur et dans les pensées. Sa bouche à lui devient une source où puiser pour se désaltérer et s'enivrer : « Qu'il me donne les baisers de sa bouche : meilleures que le vin sont tes amours ! Délice, l'odeur de tes parfums, ton nom, un parfum qui s'épanche : ainsi t'aiment les jeunes filles ! » (Ct 1, 2-3). Les baisers et la tendresse de l'Époux (*dodim*) sont qualifiés de *tôbim*, « bons », c'est-à-dire qu'ils présentent la qualité constitutive de tout ce qui est sorti des mains du Créateur (cf. Gn 1, 4), conformes au dessein divin originel. Ceux-ci représentent une liturgie de communion, un accès au souffle de l'autre, une joie supérieure à l'ébriété que communique le vin : « En toi, notre fête et notre joie ! Nous redirons tes amours, meilleures que le vin » (Ct 1, 4). On ne peut résister à l'Aimé, parce que l'amour est une réalité inéluctable et si forte qu'on ne peut le comparer qu'à la mort (Ct 8, 6) ; c'est une réalité d'une incroyable force attractive qui conduit deux êtres à n'être qu'un.

18. Cela vaut autant pour la vie conjugale (cf. Gn 2, 24) que pour la vie consacrée qui connaît, de façon analogue, le dynamisme de l'amour sponsal avec le Christ (cf. 1 Co 6, 17). Celle-ci, en effet, fleurit à l'intérieur de l'amour, d'un amour qui fascine, intercepte les désirs les plus profonds, revient aux sources, sollicite le désir du don. Elle naît comme une réponse d'amour à un Dieu qui se donne sans réserve, une réponse à un amour gratuit qui ne se possède pas mais se reçoit. « Un tel amour embrasse la personne entière, âme et corps, que ce soit un homme ou une femme, dans son "moi" personnel et absolument unique. Celui qui, s'étant donné éternellement à son Père, se "donne" lui-même dans le mystère de la Rédemption, voici qu'il a appelé l'homme pour que celui-ci, à son tour, se donne entièrement pour un service déterminé de l'œuvre de la Rédemption en appartenant à une communauté fraternelle reconnue et approuvée par l'Église » (48).

Cette dynamique de recherche et de jonction est un parcours qui n'est jamais pleinement accompli. Pour la personne appelée s'ouvre la route de la conversion et de l'oraison où demeurer. En elles, le désir devient transformation et purification, louange et forme dans la Beauté qui attire et unit, mystère où demeurer. « Cette connaissance chaleureuse et profonde du Christ se réalise et s'approfondit chaque jour davantage grâce à la vie de prière personnelle, communautaire et liturgique » (49).

Dans la forme de la Beauté

19. Au cœur de l'identité chrétienne, dont la force en modèle la forme, se trouve la révélation de Dieu, comme création et salut, splendeur apparue une fois pour toujours dans le Christ et dans sa Pâque. Par son Fils et au fil de sa vie terrestre, Dieu réalise son intention de se faire connaître et de révéler la créature à elle-même : « Nous sommes marqués par Dieu dans l'Esprit. Si donc nous mourons dans le Christ pour renaître, nous serons donc aussi marqués par l'Esprit pour pouvoir en porter la splendeur, l'image et la grâce » (50). La reconnaissance réciproque des origines est établie. Dieu fait part à la créature humaine de sa satisfaction : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici : cela était très bon » (Gn 1, 31). Il la lie à lui avec un amour qui, en la reconnaissant, lui restitue sa beauté : « Ah ! Que tu es belle, mon amie ! Ah ! Que tu es belle ! » (Ct 1, 15) ; un amour absolu et inépuisable : « Je suis à mon bien-aimé : vers moi, monte son désir » (Ct 7, 11).

Arrêtons notre regard contemplatif sur le mystère de la Beauté dont nous sommes la forme. Les traditions d'Occident et d'Orient nous introduisent et nous éclairent sur la forme chrétienne de la beauté, son unicité, sa

signification ultime. Dans l'exclamation poignante des *Confessions* : « Je vous ai aimée tard, beauté si ancienne, beauté si nouvelle, je vous ai aimée tard ! » (51) nous retrouvons le cri de l'âme humaine de tout temps. Il y a donc besoin d'un chemin qui conduise de la beauté à la Beauté, de l'avant-dernier au Dernier, pour retrouver le sens et la mesure de tout ce qui existe à la base de toute beauté : « Mais quoi ! vous étiez au dedans, moi au dehors de moi-même ; et c'est au dehors que je vous cherchais ; et je poursuivais de ma laideur la beauté de vos créatures. (...) Vous m'appelez, et voilà que votre cri force la surdité de mon oreille ; votre splendeur rayonne, elle chasse mon aveuglement » (52).

20. L'Église, dans le chant des Vêpres du temps du carême et de la Semaine sainte, introduit le Psaume 44 avec deux textes de l'Écriture qui semblent s'opposer. La première clef d'interprétation reconnaît le Christ comme le plus beau parmi les hommes : « Tu es beau, comme aucun des enfants de l'homme, la grâce est répandue sur tes lèvres » (Ps 44). La grâce diffusée sur ses lèvres indique la beauté intérieure de sa parole, la gloire de la Vérité, la beauté de Dieu qui nous attire à lui et nous procure la blessure de l'Amour. Dans l'Église Épouse, il nous fait avancer vers l'Amour qui a imprimé en nous sa forme. Nous vivons dans la forme de la beauté, non comme une nostalgie esthétique, mais comme une référence première à la vérité qui nous habite : « Ton Dieu sera ta splendeur » (Is 60, 19 ; cf. Sg 8, 2).

Le second texte de l'Écriture nous invite à lire le même psaume avec une clef d'interprétation différente, en le comparant à Isaïe : « Il était sans apparence ni beauté qui attire nos regards, son aspect n'avait rien pour nous plaire » (Is 53, 2). Comment concilier cela ? « Le plus beau, comme aucun des enfants de l'homme », a un aspect si misérable qu'on ne veut pas le regarder. Pilate le présente à la foule en disant : *Ecce homo* (Jn 19, 5), afin de susciter de la pitié pour cet Homme défiguré et frappé. Un homme sans visage.

21. « Jésus laid et difforme ? Jésus beau et gracieux plus que tout homme ? Oui, les trompettes qui sonnent différemment l'affirment, mais avec un même Esprit dans le souffle. La première trompette dit : « Plus beau comme aucun des enfants des hommes » ; et la seconde, avec Isaïe, dit : « Nous l'avons vu : il était sans apparence ni beauté... » Ne refusez pas de les entendre toutes deux, cherchez au contraire à les écouter et les comprendre » (53). Saint Augustin concilie ces oppositions – non contradictions – en manifestant la splendeur de la vraie Beauté, la même Vérité. Celui qui croit en ce Dieu qui s'est manifesté comme amour « jusqu'au bout » (Jn 13, 1) dans le corps martyrisé du Christ crucifié, sait que la beauté est vérité et que la vérité est beauté. Dans le Christ souffrant, cependant, il apprend aussi que la beauté de la vérité comprend l'offense, la douleur jusqu'au sombre mystère de la mort. C'est dans l'acceptation de la douleur, et non en l'ignorant, que notre rencontre avec la Beauté peut avoir lieu, même quand des yeux faibles ou un cœur blessé par le mal sont incapables d'en saisir la trame mystérieuse et féconde (54).

22. Le Verbe incarné est la route vers la Beauté ultime : « Notre véritable Vie est descendue ici-bas, et elle s'est chargée de notre mort, et elle a tué notre mort par l'abondance de sa vie. Et il a disparu de nos yeux, afin que, rentrant dans notre cœur, nous l'y trouvions » (55). Le Verbe Jésus nous conduit à la source de la beauté, il nous attire avec des liens d'amour : « Ah ! Que tu es beau, mon bien-aimé : tu es la grâce même » (Ct 1, 16). La beauté déclenche un second mouvement : l'amour comme réponse. Celui-ci se déplace, pour rencontrer, pour contempler ; il entreprend le voyage, suscité par l'amour venu à nous comme grâce et liberté.

Nous sommes invités à marcher vers cette rencontre et à demeurer en elle, alors que Dieu nous redonne notre belle identité : « Lorsque Moïse descendit de la montagne du Sinaï... il ne savait pas que son visage rayonnait de lumière depuis qu'il avait parlé avec le Seigneur » (Ex 34,29).

23. La tradition mystique garde la beauté dans le silence, et ne compte pas la violer. La voie de la beauté implique l'exil, la retraite, la contrainte qui unifie. C'est la ligne qui unit la théologie monastique au grand épanouissement de la mystique entre la fin du Moyen Âge et les débuts de l'époque moderne.

La voix de Denys l'Aréopagite retentit : « Mais en Dieu le désir amoureux est extatique. Grâce à lui, les amoureux ne s'appartiennent plus ; ils appartiennent à l'aimé... Et c'est ainsi que le grand Paul, possédé par l'amour divin et prenant part à sa puissance extatique, dit d'une bouche inspirée : “Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi”, ce qui est bien le fait d'un homme que le désir fait, comme il dit, sortir de soi pour pénétrer en Dieu et qui ne vit plus de sa vie propre, mais de la vie de Celui qu'il aime » (56). La divinisation commence déjà sur la terre, la créature est transfigurée et le règne de Dieu est inauguré : la splendeur de Dieu dans la forme ecclésiale de l'*ordo amoris* brûle en l'homme comme existence et nouveau style de vie. « Ce que je vis aujourd'hui dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2, 20).

24. La beauté est extatique. On ne l'atteint qu'en se perdant, qu'en acceptant d'accomplir un voyage intérieur qui paradoxalement nous conduit hors de nous-mêmes dans le mouvement d'amour : « Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui » (Ct 2, 16) ; « Je suis à mon bien-aimé, mon bien-aimé est à moi » (Ct 6, 3). L'expérience, désirée et cherchée, qui nous met en relation avec le Seigneur, devient un lieu théologal où l'âme se reconnaît elle-même et y demeure : « Mon Dieu, je vous contemple dans le ciel de mon âme, et je sombre en Vous » (57). Dans cet

abîme où chaque chose se règle dans l'unité et la paix, se trouve Dieu mystérieux et silencieux, l'indicible, l'Autre : « Dieu par lequel est beau tout ce qui est beau et sans lequel rien ne peut être beau » (58).

Sainte Marie Madeleine de Pazzi, raconte l'expérience mystique où elle connaît la splendeur de Dieu et de la créature vue en Dieu : l'âme unie au Verbe *passus* et *gloriosus*, perçoit la greffe de l'humain dans le divin, assimilée dans la vie trinitaire, remise à l'ordre de l'amour (59).

La Beauté qui blesse

25. La Beauté appelle à l'extase, alors que son action d'amour ouvre en nous la possibilité de conscience, de cheminement, de vulnérabilité connue et accueillie.

La Beauté touche la personne humaine, la blesse et de cette façon lui donne des ailes, l'élève vers le haut avec un désir si puissant qu'il aspire à l'homme plus que ce qu'il conviendrait d'aspirer : « Ces hommes ont été touchés par l'Époux lui-même qui a envoyé dans leurs yeux un rayon ardent de sa beauté. L'ampleur de la blessure révèle déjà quelle est la flèche et l'intensité du désir, laisse deviner qui est Celui qui a décoché la flèche » (60). C'est ainsi que Nicolas Cabasilas fait référence à la beauté qui blesse, il reconnaît en elle tant la présence du Christ que le *vulnus* qui crie en nous un désir d'achèvement. Cette blessure nous ramène à notre destin ultime et à notre mission. Le pape François nous rappelle : « Quiconque veut prêcher, doit d'abord être disposé à se laisser toucher par la Parole et à la faire devenir chair dans son existence concrète (...) ; doit accepter d'être blessé d'abord par cette Parole qui blessera les autres (61).

26. Sur le chemin qui nous conforme au Fils, nous sommes invités à prendre conscience d'une déformation possible de l'image originelle qui vit en nous et de notre vocation à renaître d'en haut. Cette prise de conscience doit être vécue au quotidien, prenant le risque d'un regard exigeant qui ne se contente pas d'une vision étroite, mais qui s'entraîne à voir et manifester la gracieuseté de la forme chrétienne. Il nous est demandé d'entraîner notre regard, de le rendre simple, purifié, pénétrant. Une recherche quotidienne pour demeurer dans la rencontre, pour reconnaître les habitudes qui peuvent le fausser ; les paresseuses qui peuvent nous rendre sourds : « C'est la voix de mon bien-aimé ! Il frappe ! Ouvre-moi, ma sœur, mon amie... » (Ct 5, 2).

La lumière de l'Esprit vient nous toucher d'une multitude de façons et sa visite ouvre en nous une blessure, nous mettant en état de transition. Elle nous incite à faire nôtres les exigences et les façons de l'Aimé. Elle effrite nos certitudes. Il n'est pas facile de demeurer parmi les débris de ce que la grâce a démolie. La tentation nous pousse à reconstruire, à agir. Nous, consacrés et consacrées, trouvons parfois dans l'activisme missionnaire le baume qui soulage la blessure créée en nous par la grâce. Nous entrevoyons les mesures à prendre, mais nous en avons peur : « J'ai ôté ma tunique : devrais-je la remettre ? J'ai lavé mes pieds : devrais-je les salir ? » (Ct 5, 3). Il est nécessaire de vivre la blessure, de demeurer dans la conversion.

27. L'Esprit nous fait opérer une conversion (*metanoëin* = *shub*), il nous renverse. Le mot *metanoëin* indique le renversement et révèle qu'en nous le *noûs* est bouleversé, c'est-à-dire le fond spirituel, le cœur le plus profond. Demeurer dans la conversion est une attitude contemplative, une surprise qui se renouvelle chaque jour et qui ne connaît pas de fin en Jésus-Christ.

Étrangers à la conversion, nous devenons étrangers à l'amour. Invitation nous est faite, à nous consacrés et consacrées, à l'humilité qui reconnaît que seuls nous ne pourrions demeurer dans la conversion. Celle-ci n'est pas le fruit de bonnes intentions, mais le premier pas de l'amour : « La voix de mon bien-aimé ! » (Ct 2, 8).

Il peut arriver que pris dans le feu de l'action, nous arrêtons d'invoquer (Lm 5, 21 ; cf. Jr 31, 18) et d'écouter la voix qui invite : « Lève-toi, mon amie, ma toute belle, et viens... » (Ct 2, 10). Que nos paradigmes de référence – pensées, temps de prière, décisions, actions – n'aient plus la saveur de l'attente, du désir, de l'écoute nouvelle. D'autres références et d'autres besoins qui n'ont pas de rapport avec le Christ et à notre conformation à Lui, prennent place en nous. L'épisode des fils de Zébédée, raconté dans Matthieu (Mt 20, 17-28), est emblématique. Elle montre les deux disciples couverts d'une ombre de subtile mesquinerie, tout en voulant être proches de Jésus. Ils suivaient, comme nous, le Maître, mais leur cœur était endurci. Par un processus lent, parfois insoupçonné, le cœur s'endurcit, ne réussit pas à lire avec sagesse, il s'arrête et se dessèche perdant le regard qui contemple. Ce n'est pas la dureté du cœur de l'athée mais, comme le relève Marc, c'est souvent la dureté du cœur des apôtres réprimandés par Jésus : « Vous ne saisissez pas ? Vous ne comprenez pas encore ? Vous avez le cœur endurci ? Vous avez des yeux et vous ne voyez pas, vous avez des oreilles et vous n'entendez pas ! » (Mc 8, 17-18).

Nous aussi qui suivons Jésus selon la forme de l'Évangile, sommes sujets à cet endurcissement progressif du cœur. Formellement fidèles, ressurgissent en nous des intérêts, des raisonnements, des évaluations mondaines. La contemplation s'éteint, la beauté grisonne.

28. Le pape François dénonce continuellement l'attitude de vie qu'il appelle mondanité : « Se dépouiller de toute mondanité spirituelle, qui est une tentation pour tous ; se dépouiller de toute action qui n'est pas pour Dieu, qui

n'est pas de Dieu... se dépouiller de la tranquillité apparente que donnent les structures, certainement nécessaires et importantes, mais qui ne doivent jamais obscurcir l'unique force véritable qu'elle porte en elle : celle de Dieu. C'est Lui notre force ! Se dépouiller de cela est essentiel, car la référence est le Christ » (62). Dans *Evangelii gaudium*, il prévient : « La mondanité spirituelle, qui se cache derrière des apparences de religiosité et même d'amour de l'Église, consiste à rechercher, au lieu de la gloire du Seigneur, la gloire humaine et le bien-être personnel. C'est ce que le Seigneur reprochait aux pharisiens : "Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire les uns des autres, et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ?" (Jn 5, 44). Il s'agit d'une manière subtile de rechercher "ses propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ" (Ph 2, 21) » (63).

29. Le chemin spirituel ne connaît aucune avancée s'il ne s'ouvre pas à l'action de l'Esprit Saint à travers la pratique de l'ascèse et, en particulier, du combat spirituel. « Notre Seigneur ajoute que le chemin est étroit, c'est-à-dire le chemin de la perfection, pour nous apprendre que celui qui désire y entrer, doit non seulement passer par cette petite porte en abandonnant tout ce qui flatte les sens, mais renoncer encore à toute propriété, en s'affranchissant de tout ce qui concerne l'esprit et la partie supérieure. (...) Et comme Dieu seul est le terme où l'on prétend arriver dans ce commerce sacré, on ne doit s'occuper qu'à le chercher seul, et qu'à parvenir à sa possession » (64). Il faut ouvrir la porte et sortir, demander pour trouver, sans crainte des coups : « Je l'ai cherché : je ne l'ai pas trouvé. Je l'appelai : il n'a pas répondu... ils m'ont frappée, ils m'ont blessée, ils ont arraché mon voile, les gardes des remparts ! » (Ct 5, 6-7).

L'appel constant retentit : « La vocation des personnes consacrées à chercher avant tout le Royaume de Dieu est, en priorité, un appel à la pleine conversion, par le renoncement à soi-même pour vivre entièrement du Seigneur, afin que Dieu soit tout en tous. Appelés à contempler le visage transfiguré du Christ et à en être les témoins, les consacrés sont aussi appelés à une existence transfigurée » (65). Le cœur connaît la blessure et la vit, alors que l'Esprit au plus profond de nous nous ouvre à l'oraison contemplative.

La beauté qui recrée

30. La prière se situe entre notre faiblesse et l'Esprit. Elle jaillit du plus profond de l'humain – désir, recherche, exercice, chemin – comme d'une blessure donnée par la grâce. Comme une source d'eau vive emportée, elle pousse, creuse, jaillit (cf. Jn 4, 10), fait fleurir. L'oraison est une naissance intérieure : nous prenons conscience d'une vie présente en nous, qui germe et croît dans le silence. Pour les mystiques, prier signifie percevoir notre réalité la plus profonde, le point où nous atteignons Dieu, où Dieu nous touche alors qu'il nous recrée : lieu sacré de la rencontre. Lieu de la vie nouvelle : « Vois, l'hiver s'en est allé... Sur la terre apparaissent les fleurs. Le figuier a formé ses premiers fruits, la vigne fleurie exhale sa bonne odeur » (Ct 2, 11a.12a.13a). Il faut ici se diriger avec la volonté et la fidélité de celui qui aime : « Raconte-moi, bien-aimé de mon âme, où tu mènes paître tes brebis, où tu les couches aux heures de midi, que je n'aie plus m'égarer vers les troupeaux de tes compagnons » (Ct 1, 7). Dans la fresque de la Création – que nous admirons dans la Chapelle Sixtine – Michelangelo Buonarroti nous fait contempler le doigt du Père qui effleure le doigt d'Adam suggérant ainsi un mystère. La communion commencée n'aura pas de fin.

31. La contemplation priante est le sceau de l'Aimé : une pure grâce en nous. La seule attitude est l'attente comme un cri. Le langage biblique, et celui des pères, utilisait le verbe *hypoménein* et le substantif *hypomoné* : être dessous, se recroqueviller et attendre que quelque chose se passe. L'appel à l'aide : « Des profondeurs je crie vers toi, Seigneur » (Ps 129, 1), ose exprimer mon désespoir à la face de Dieu, mon désir de contempler son Visage, par un cri. Les moines commencèrent à utiliser le nom de Jésus comme une supplique : « Jésus, aide-moi ! Jésus, sauve-moi ! Jésus, miséricorde ! ». L'âme plante sa tente et habite dans le Nom, demeure dans l'amour. Elle contemple.

32. L'oraison nous ramène ainsi au centre de notre existence, nous remet à Jésus, tout en guérissant notre moi, et restaure notre unité : « Le divin Maître est au fond de notre âme comme au fond de la barque de Pierre... Parfois, on a l'impression qu'il dort mais il est toujours là ; prêt à nous sauver, prêt à exaucer notre prière » (66).

Saint Jean de la Croix chante : « Que veux-tu de plus, ô âme, et que cherches-tu de plus en dehors de toi, puisque au-dedans de toi tu possèdes tes richesses, tes délices, ta satisfaction, ta satiété et ton royaume, qui est ton Aimé que désire et cherche ton âme ? Réjouis-toi et exulte en ton recueillement intérieur avec lui, puisque tu le possèdes de si près. Là désire-le, là adore-le et ne va pas le chercher en dehors de toi, car tu te distrairas et fatigueras et ne le trouveras ni n'en jouiras pas plus sûrement, ni plus rapidement, ni de plus près qu'au-dedans de toi » (67). La tradition byzantine utilise une expression figurée : l'esprit (*noûs*) descend dans le cœur. L'intelligence abandonne ses élucubrations et s'unit au cœur qui invoque : « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras. Car l'amour est fort comme la Mort, la passion, implacable comme l'Abîme : ses flammes sont des flammes de feu, fournaise divine » (Ct 8, 6). L'être tout entier entre dans la vie de Dieu, il est guéri, intégré à l'action de l'Esprit : l'Amour lui restitue sa beauté. La contemplation devient une blessure de l'Aimé qui nous recrée, une présence qui nous habite :

« Ô vive flamme d'amour, qui frappez délicatement le plus profond centre de mon âme. Puisque vous ne m'êtes plus fâcheuse, achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage rompez le voile de cette douce rencontre » (68).

Dans l'exercice du vrai

33. La beauté est « splendeur du vrai », « floraison et exercice de l'être », affirme la philosophie antique reprise par Thomas, c'est-à-dire qu'elle est la manifestation de la réalité de la vie que chacun porte en lui : le vrai. Le mystère de l'être se présente à notre conscience comme la beauté qui génère l'étonnement, qui émerveille. Le compréhensible ne nous atteint pas, mais ce qui est au-delà de notre compréhension, non l'aspect quantitatif de la nature mais sa qualité, non ce qui s'étend au-delà du temps et de l'espace, mais bien la véritable signification, la source et le terme de l'être : en d'autres mots l'ineffable (69). C'est la vie qui resplendit, se manifeste, déborde malgré les voiles dont elle est couverte et protégée. Pour deviner l'ineffable et en cueillir l'essence, il faut que notre cœur demeure dans le mystère, et en même temps, qu'il demeure dans l'histoire avec un style contemplatif.

Nous appelons « consacrée » notre vie et nous nous demandons si cet adjectif n'a pas perdu l'éclat du mystère qui l'habite et qui se manifeste en elle sous une forme quotidienne. Notre vie consacrée exprime, en effet, un style, une façon d'habiter le monde : elle a un devoir à la fois heuristique (trouve, découvre, rend visible) et herméneutique (interprète, explique, fait comprendre).

La sainteté qui accueille

34. La tradition chrétienne prend conscience de sa particularité – de son style, de sa forme – se découvrant la capacité d'assumer les conditions imposées par l'histoire et par les cultures, dans l'intelligence de la foi qui la fait naître. L'unité qui court entre la mission du Christ et sa vie s'incarne dans le style, dans la forme chrétienne à toute heure de l'histoire.

Contemplons le style du Christ. Celui-ci exprime la singulière capacité de Jésus à demeurer dans le Père dans la charité de l'Esprit, tout en apprenant de chaque individu et de toute situation (cf. Mc 1, 40s. ; 5, 30 ; 7, 27-29). Cette attitude n'est pas un signe de faiblesse, mais d'autorité, de force, de sainteté. Il est lumineux parce qu'en lui oraison, pensées, paroles, actions concordent et manifestent la simplicité et l'unité de son être. Sa splendeur de Fils du Père n'éblouit pas, mais s'approche de nous de façon discrète, se met à l'écart à la disposition de n'importe qui. Il crée un espace de liberté autour de lui, communiquant par sa seule présence et proximité bienveillante. Dans cette rencontre, les personnes sont mises en condition de découvrir leur identité la plus profonde. Elles reconnaissent la vérité : le mystère d'être des fils et des filles de Dieu.

Le style du Christ met en évidence sa façon de regarder avec les yeux de Dieu amour. Ceux qui ont rencontré Jésus peuvent reprendre le chemin, parce que l'essentiel de leur existence a été dévoilé et est donc connu. L'homme Jésus de Nazareth a parlé de Dieu et c'est en lui, dans son propre corps, [qu'] habite la plénitude de la divinité (Col 2, 9). C'est l'homme Jésus de Nazareth que les personnes consacrées sont appelées à suivre dans une vie personnelle et communautaire, qui soit avant tout humaine et humanisée.

Le Christ nous enseigne à vivre dans le temps présent de manière raisonnable, avec justice et piété (Tt 2, 12), dans ce style, notre humanité, purifiée et vivifiée par l'exigence de la contemplation, est quotidiennement libérée du mensonge pour devenir un lieu humain et saint qui accueille, écho et récit de la vie de Jésus, tout en restant à la limite et dans les limites. Apprenons le style que la *Didachè* appelle « les façons de vivre du Seigneur » (70). La *sequela Christi*, nous rappelle le pape François, trouve dans l'humanité sainte du Christ le modèle de sa propre humanité pour témoigner comment Il « a vécu sur cette terre » (71).

L'écoute qui voit

35. Le style du Christ s'apprend à partir de l'écoute. Nous sommes invités à nous engager dans un style contemplatif où la Parole resplendisse dans notre vie d'hommes et de femmes : dans nos pensées, dans le silence priant, dans les fraternités, dans nos rencontres et diaconies, dans les lieux où nous habitons et où nous annonçons la grâce de la miséricorde, dans nos choix, dans nos décisions, dans les chemins de formation poursuivis de façon constante et fructueuse.

La personne consacrée trouve, dans l'écoute de la Parole de Dieu, le lieu où l'on se met sous le regard du Seigneur, et où l'on apprend de Lui à se regarder, à regarder les autres et le monde. La lettre aux Hébreux (4, 13) montre bien ce croisement de regards : « Face à la Parole de Dieu (*lógos toû theoû*), pas une créature n'échappe à ses yeux, tout est nu devant elle, soumis à son regard ; nous aurons à lui rendre des comptes » (*ho lógos*). La Parole nous voit, nous regarde, nous re-regarde, nous interpelle et nous associe, « ses yeux sont comme une flamme ardente » (cf. Ap 19, 12).

La contemplation chrétienne naît et grandit dans l'exercice d'une écoute obéissante (*obaudire*) ininterrompue. Si c'est Dieu qui parle, le croyant est une personne appelée à écouter, le contemplatif la personne qui écoute sans cesse. Nous voyons par l'ouïe dans une relation d'alliance, d'accomplissement, de joie. Exercice actif, amour et désir du vrai : « Écoutez ma voix : je serai votre Dieu, et vous, vous serez mon peuple ; vous suivrez tous les chemins que je vous prescris, afin que vous soyez heureux » (Jr 7, 23).

36. Cette synthèse entre écouter et voir « devient possible à partir de la personne concrète de Jésus, que l'on voit et que l'on écoute (...) en ce sens, saint Thomas d'Aquin parle de l'*oculata fides* des Apôtres – une foi qui voit ! – face à la vision corporelle du Ressuscité. Ils ont vu Jésus ressuscité avec leurs yeux et ils ont cru, c'est-à-dire ils ont pu pénétrer dans la profondeur de ce qu'ils voyaient pour confesser le Fils de Dieu, assis à la droite du Père. (...) C'est seulement quand nous sommes configurés au Christ, que nous recevons des yeux adéquats pour le voir » (72). Appelés à l'écoute, cultivons « un cœur intelligent et sage » (1 R 3, 9), et demandons sagesse et intelligence (cf. 1 R 3, 12) pour discerner ce qui vient de Dieu et ce qui lui est contraire.

L'écoute de la Parole suppose de la vigilance (cf. Ha 2, 1-3), de l'attention à ce que l'on entend (cf. Mc 4, 24), de savoir qui on écoute (cf. Jr 23, 16) et comment on écoute (cf. Lc 8, 18). Thérèse d'Avila rappelle : « Celle qui ne considère pas à qui elle parle, et ce qu'elle demande, et qui est celle qui demande, et à qui, je n'appelle pas cela faire oraison » (73).

Cet exercice permet d'éclairer le chaos de notre moi, en accueillant le regard miséricordieux et compatissant, bien qu'exigeant, du Christ Seigneur qui amène la personne consacrée à une vision réaliste de soi : « Jetez les yeux sur lui seul (...) et vous découvrirez tous les trésors » (74).

37. Saint Benoît, dans sa Règle, a fait du publicain de la parabole de Luc (cf. Lc 18, 9-14) le modèle du moine, l'*exemplum* (75). Il n'exige pas des moines un regard élevé vers les hauteurs célestes, mais des yeux inclinés sur la terre. Le moine ne proclame pas sa proximité au Seigneur, il reconnaît une distance ; il ne prononce pas de prière grandiloquente, mais confesse son propre péché : « Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis ! » (76) Isaac de Ninive écrit : « Celui qui a été rendu digne de se voir lui-même, est plus grand que celui qui a été rendu digne de voir les anges. (...) Celui qui est sensible à ses péchés est plus grand que celui qui ressuscite les morts par sa prière » (77). Le pape François affirme avec un fin réalisme « Celui qui ne pêche pas n'est pas un homme. Nous faisons tous des erreurs et nous devons reconnaître notre faiblesse. Un consacré qui se reconnaît faible et pécheur ne contredit pas le témoignage qu'il est appelé à donner, il le renforce au contraire, et cela fait du bien à tous » (78).

Quies, requies, otium

38. Pour demeurer dans la relation avec Dieu, dans la puissance de l'Esprit, il faut se donner du temps et de l'espace, en allant à contre-courant. La culture du présent ne croit pas aux processus de vie et de changement, même si scientifiquement elle les met à la base de sa propre vision. Ce qui a de la valeur est ce qui se passe rapidement, qui commence immédiatement, qui bouge à grande vitesse. On sous-estime l'épilogue : chaque dynamique brille et se consume dans l'instant présent.

Dans le style chrétien, le temps n'est pas une marchandise, mais un signe qui nous révèle Dieu, ici et maintenant. On a besoin d'espaces et de temps adéquats, comme de lieux à habiter sans cette précipitation qui fait perdre haleine.

Pour définir la vie contemplative, la tradition monastique occidentale a souvent utilisé des termes qui indiquent l'activité intérieure, le temps consacré seulement à Dieu, *vacare Deo* ; le repos en Dieu, *quies, requies* ; l'abstention de toute activité de travail pour pouvoir travailler dans l'âme, *otium negotiosum*. Ces mots parlent de repos et de quiétude. En réalité, ils supposent la peine du travail et de la lutte intérieure : « L'oisiveté nuit à tous, (...) l'âme ne souffre pas le repos » (79).

La vie intérieure exige l'ascèse du temps et du corps, a besoin du silence comme d'une dimension où demeurer ; invoque la solitude comme moment essentiel de purification et d'intégration personnelle ; appelle à la prière cachée, pour rencontrer le Seigneur qui habite dans le secret et faire de son cœur une cellule intérieure (cf. Mt 6, 6), un lieu très personnel et inviolable où adorer (cf. 1 Pt 3, 15) : « Qu'il entre dans son jardin, mon bien-aimé, qu'il en mange les fruits délicieux » (Ct 4, 16).

39. Nous préférons souvent vivre en dehors de nous-mêmes, en dehors de notre château intérieur, en hommes et femmes d'apparence, parce que l'aventure en profondeur et en vérité fait peur. Nous préférons des notions rassurantes, bien que limitées, au défi que nous lance au-delà l'entraperçu : « Ce serait d'une grande bêtise, mais la nôtre est plus grande, sans comparaison, quand nous ne cherchons pas à savoir ce que nous sommes, nous bornant à notre corps, et, en gros, à savoir que nous avons une âme, parce que nous en avons entendu parler et que la foi nous le dit. Mais les biens que peut contenir cette âme, qui habite en cette âme, ou quel est son grand prix, nous n'y songeons que rarement ; c'est pourquoi on a si peu soin de lui conserver sa beauté » (80).

Parfois, nous ne trouvons pas cette hardiesse obstinée qui nous fait entreprendre le voyage en profondeur qui traverse l'ombre des limites et du péché, et nous conduit à la vérité ultime qui nous habite. Nous pouvons « considérer notre âme comme un château fait tout entier d'un seul diamant ou d'un très clair cristal, où il y a beaucoup de chambres, de même qu'il y a beaucoup de demeures au ciel (...) l'âme du juste n'est rien d'autre qu'un paradis où Il dit trouver Ses délices. Donc, comment vous représentez-vous la chambre où un Roi si puissant, si sage, si pur, si rempli de tous les biens, se délecte ? Je ne vois rien qu'on puisse comparer à la grande beauté d'une âme et à sa vaste capacité » (81).

L'ineffable mémoire

40. La voie de la Parole est la première route sur laquelle le Seigneur lui-même vient à notre rencontre « et nous rassemble pour la sainte Cène ; comme aux disciples d'Emmaüs, il nous révèle le sens des Écritures et rompt le pain pour nous » (82). Parole, Évangile : écrivain ouvert, sublime trésor, récit de Dieu » (83). La rencontre avec quelqu'un a toujours lieu au moyen d'une parole qui, en nous faisant prendre part à sa vie, nous révèle quelque chose de nous.

Voici Jésus, l'*Agnus Dei*. Le visage invisible du Christ, le Fils de Dieu, se révèle de la façon la plus simple et en même temps ineffable, se manifeste dans le mystère de son Corps et de son Sang. L'Église, répondant au désir des hommes de tout temps – qui demandent à voir Jésus (Jn 12, 21) – répète le geste que le Seigneur lui-même a accompli : elle rompt le pain, offre la coupe de vin. « Voici le Christ dans un peu de pain : dans une miette de matière créée voici l'Incréé ; voici l'Invisible dans un instant du visible » (84).

Ici, s'ouvrent les yeux de celui qui le cherche avec un cœur sincère ; dans l'Eucharistie le regard du cœur reconnaît Jésus (85). Saint Jean Paul II nous rappelle : « Contempler le Christ exige que l'on sache le reconnaître partout où il se manifeste, dans la multiplicité de ses modes de présence, mais surtout dans le Sacrement vivant de son corps et de son sang. L'Église vit du Christ eucharistique, par lui elle est nourrie, par lui elle est illuminée. L'Eucharistie est un mystère de foi, et en même temps un "mystère lumineux". Chaque fois que l'Église la célèbre, les fidèles peuvent en quelque sorte revivre l'expérience des deux disciples d'Emmaüs : « Leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent » (Lc 24,31) (86).

L'Eucharistie nous introduit quotidiennement dans le mystère de l'amour, « le sens sponsal de l'amour de Dieu. Le Christ est l'Époux de l'Église, comme Rédempteur du monde. L'Eucharistie est le sacrement de notre Rédemption. C'est le sacrement de l'Époux, de l'Épouse » (87). Il raconte à notre cœur que Dieu est Amour.

41. Vivre la capacité contemplative de la vie consacrée, c'est vivre de façon eucharistique, dans le style du Fils donné pour nous. L'Eucharistie nourrit la *Jesu dulcis memoria*, invitation pour nous, consacrés et consacrées, afin que dans l'Esprit Saint (cf. Jn 14, 26) la *memoria* de Jésus demeure dans notre âme, dans nos pensées, nos désirs comme la contemplation qui transfigure notre vie et fortifie notre joie. « Depuis le temps où je t'ai connu, tu demeures dans ma mémoire et c'est ici que je te trouve quand je me souviens et je me réjouis de toi » (88), affirme saint Augustin, alors que les Pères grecs indiquent la mémoire permanente de Jésus comme fruit spirituel de l'Eucharistie. Dans ce souvenir assidu du Christ, fleurissent des pensées de mansuétude et de bienveillance, alors que Dieu prend place dans l'âme et la fait sienne à travers l'œuvre du Saint-Esprit.

42. L'invocation et la prière, l'écoute de la Parole de Dieu et le combat spirituel, la célébration sacramentelle, renouvellent quotidiennement l'ouverture au don de l'Esprit : « La prière, le jeûne, les veilles et les autres pratiques chrétiennes, toutes bonnes qu'elles peuvent sembler en tant que telles, ne constituent pas la fin de la vie chrétienne, même si elles aident à y parvenir. La vraie fin de la vie chrétienne c'est l'acquisition de l'Esprit Saint de Dieu » (89).

Benoît XVI soulignait la valeur inséparable de la communion et de la contemplation : « Communion et contemplation ne peuvent pas être séparées, elles vont de pair. Pour communier vraiment avec une autre personne, je dois la connaître, savoir rester auprès d'elle en silence, l'écouter, la regarder avec amour. Le vrai amour et la vraie amitié vivent toujours de cette réciprocité de regards, de silences intenses, éloquents, pleins de respect, et de vénération, afin que la rencontre soit vécue en profondeur, de façon personnelle et non pas superficielle. Et hélas, s'il manque cette dimension, même la communion sacramentelle peut devenir, de notre part, un geste superficiel. En revanche, dans la vraie communion, préparée par l'entretien de la prière et de la vie, nous pouvons dire au Seigneur des paroles de confiance, comme celles qui viennent de résonner dans le psaume responsorial : « Je suis ton serviteur fils de ta servante, tu as défait mes liens. Je t'offrirai le sacrifice d'action de grâces, j'appellerai le nom du Seigneur (Ps 115, 16-17) » (90).

Former

« Pose-moi comme un sceau sur ton cœur. »

(Cantique des cantiques 8, 6)

À l'écoute

43. Les mots du *Cantique des cantiques* parlent d'un amour orienté vers une relation interpersonnelle, décentré, occupé à contempler le visage aimé et à en entendre la voix (cf. Ct 2, 14) : « Celui qui aime doit en conséquence traverser cette frontière qui le confinait dans ses propres limitations. C'est pourquoi, on dit de l'amour qu'il fait fondre le cœur : ce qui a fondu n'est plus confiné dans ses limites » (91).

Dépasser ses limites et ses frontières introduit dans le dynamisme de la contemplation, où seules parlent la beauté et la puissance de l'amour. La contemplation empêche que l'union représente une fusion indistincte et vague, parce qu'elle sauve l'altérité et rend possible le don. Celle-ci est l'extase devant la « terre sacrée de l'autre » (92) elle est une halte dans l'espace d'accueil et de partage qu'offre l'autre pour le reconnaître dans son unicité : « unique est ma colombe, ma parfaite » (Ct 6, 9) ou encore : « Mon bien-aimé... on le distingue entre dix mille » (Ct 5, 10). Pour rester dans cette épiphanie, il faut entraîner nos yeux et notre cœur à savourer la beauté comme un mystère qui nous enveloppe et nous implique.

44. Un des adjectifs qui traverse le *Cantique* est *yâpâ*, « belle », et *yâfeh*, « beau ». Dans la Bible, belle qualifie la voix d'une personne (Ez 33, 32), une femme (Sarah, femme d'Abraham en Gn 12, 11), l'arbre qui est dans l'Eden est beau à regarder, c'est pourquoi il est désirable (Gn 3, 6) ; les sandales de Judith ravissent les yeux d'Holopherne, sa beauté fascine son cœur (Jdt 16, 9), belles aussi sont les pierres du temple (Lc 21, 5). La beauté biblique ne suggère pas la seule beauté physique, mais aussi la beauté intérieure : en effet, le vin que Jésus donne à Cana est bon (Jn 2, 10), le pasteur qui donne sa vie pour ses brebis est bon (Jn 10, 11.14), le geste qu'accomplit la femme qui oint Jésus et reçoit son éloge lui assurant un souvenir éternel est beau (Mt 26, 10).

Dans la Bible, la beauté apparaît donc comme la « signature » de la gratuité divine et humaine, et dans le *Cantique* celle-ci se présente comme un dépassement de la solitude, comme une expérience d'unité. Les deux êtres qui s'aiment se sentent unis avant même de l'être, et après leur union, ils désirent que celle-ci perdure. Ils ne souhaitent pas s'offrir une émotion passagère, mais goûter la saveur de l'éternité par une marque, un sceau (*hôtâm*) sur le cœur et sur la chair (Ct 8, 6), qui lise tout dans la perspective du pour toujours de Dieu. Ce signe dans la chair est une blessure qui fait désirer éternellement l'amour, un feu que les grandes eaux ne peuvent éteindre (Ct 8, 7) : « Ô Trinité éternelle, vous êtes une mer profonde où plus je me plonge, plus je vous trouve, et plus je vous trouve, plus je vous cherche. Vous êtes inépuisable, et en rassasiant l'âme dans vos profondeurs, vous ne la rassasiez jamais ; elle est toujours affamée de vous, éternelle Trinité ; elle désire vous voir avec la lumière dans votre lumière » (93).

Quand nous mûrissons dans notre relation avec Dieu, nous lui permettons de nous purifier et de nous enseigner à voir comme Lui voit, à aimer comme Lui aime. Certes, pour la personne, ce nouveau mode de voir et d'aimer – c'est-à-dire d'acquiescer ce que Benoît XVI appelle : « Un cœur qui voit » (94) – est onéreux, parce que cela demande une transformation radicale du cœur, celle que nos pères appelaient *puritas cordis*, un chemin de formation.

Dans le style de la beauté

45. La vie consacrée, dans la variété des situations culturelles et des modèles de vie, exige aujourd'hui attention et confiance dans la formation personnelle, communautaire, et en particulier dans la dynamique de l'Institut, pour introduire, accompagner, soutenir l'attitude et la capacité contemplative. Il devient alors nécessaire de se poser des questions sur notre façon de vivre et de regarder l'*ethos* formateur comme : « La capacité de proposer une méthode, riche en sagesse spirituelle et pédagogique, qui conduise progressivement ceux qui aspirent à se consacrer à s'approprier les sentiments du Christ Seigneur. La formation est une démarche vitale qui amène à se convertir au Verbe de Dieu jusque dans la profondeur de l'être » (95). Nous avons peut-être besoin de redécouvrir dans une formation continue la respiration du mystère qui nous habite et nous transcende : « Comme un arbre déraciné de sa terre, comme un fleuve éloigné de sa source, l'âme humaine dépérit si elle est coupée de ce qui est plus grand qu'elle. Sans la sainteté, le bien se révèle chaotique ; sans le bien, la beauté devient accidentelle. Le Bien et la Beauté resplendent, en effet, d'une seule voix » (96).

46. Quel style exprime de façon immédiate et simple la vie consacrée au quotidien ? Que nous disent les consacrés et consacrées – au-delà d'herméneutiques doctrinales, de supports magistérielles, des Règles et des traditions – dans l'Église et dans la cité humaine ? Sont-ils vraiment une parabole de sagesse évangélique et un aiguillon prophétique et symbolique pour un monde « autre » ? Nous invitons à une évaluation spécifique et authentique du style exprimé chaque jour, afin que le van de la sagesse sépare la paille du grain de blé (cf. Mt 3, 12), laissant voir le véritable aspect de notre vie et le rappel à la Beauté qui transfigure.

Ébauchons quelques points de réflexion qui, intégrés dans nos plans et dans nos pratiques de formation, peuvent accompagner l'évolution de notre vie en l'emmenant de la surface aux sentiments les plus profonds, là où l'amour du Christ touche la racine de notre être (97).

La pédagogie mystagogique

47. Nous avons indiqué la Parole de Dieu – source première de toute spiritualité chrétienne qui nourrit une relation personnelle avec le Dieu vivant et avec sa volonté salvifique et sanctifiante (98) –, et l'Eucharistie qui contient le Christ lui-même, notre Pâque et Pain vivant, cœur de la vie ecclésiale et de la vie consacrée (99), comme des lieux où nous devons rester avec une humilité d'esprit, pour en être formés et sanctifiés. Nous invitons à accompagner avec une pédagogie attentive la grâce de ces mystères. Nos pères aimaient, surtout, la communication mystagogique, par laquelle on découvrait et on intériorisait dans la vie, à la lumière des Écritures, la lymphe de la vérité exprimée dans le mystère célébré. Ainsi – comme le dit le terme grec *mystagoghía* – l'action homilétique et la liturgie pouvaient introduire, diriger et conduire au mystère. La communication mystagogique peut introduire fructueusement les novices de nos Instituts et accompagner la formation des consacrés et consacrées de façon constante, spécialement dans la vie liturgique.

La liturgie même est une mystagogie – en tant que communication par les paroles, les actions, les signes, les symboles d'origine biblique qui introduit à la jouissance vitale du *mysterion*. La catégorie de la « transfiguration » à laquelle la vie consacrée se réfère peut se trouver au cœur de la route mystagogique. Celle-ci doit savoir évoquer dans notre vie de croyants le mystère pascal, notre destination à la Résurrection (100). Le mystagogue par excellence, rappelle Grégoire de Nazianze, est le Christ lui-même et tout dans la liturgie l'a pour sujet, lui, le *Kyrios*, ressuscité et présent.

48. La communication mystagogique est une action éminemment christologique, puisque la seule intelligence du chrétien et les seuls rites et gestes liturgiques ne suffisent pas à faire comprendre le mystère et à y participer fructueusement. Il n'y a pas de liturgie chrétienne authentique sans mystagogie. Si, dans la liturgie, il n'y a pas de langage mystagogique, il pourrait se passer ce qu'Origène dit être arrivé aux lévites chargés de porter l'arche de l'alliance entourée de couvertures et de draps. Il peut aussi arriver que nous, consacrés, portions sur nos épaules les mystères de Dieu comme un poids, sans savoir ce qu'ils sont, et donc sans en bénéficier (101).

Nous sommes appelés à faire une véritable évaluation de nos célébrations communautaires – liturgie des Heures, Eucharistie quotidienne et dominicale, pratiques de piété – en nous demandant si elles sont une rencontre vivante et revitalisante avec le Christ, la « source d'une impulsion renouvelée à se donner » (102). Une invitation à penser de façon responsable à une pédagogie mystagogique pour nos chemins de formation continue.

La pédagogie pascale

49. Le chemin mystique à la base de notre vie chrétienne de spéciale *sequela Christi* traverse la passion, la mort, la résurrection du Seigneur. Cela exige un soin spécial et continu dans la vie personnelle, afin qu'elle accueille « la possibilité de se laisser façonner par l'expérience pascale, par une configuration au Christ crucifié, Lui qui accomplit en toutes choses la volonté du Père » (103), et un même soin pour en cueillir la valeur et la vigueur dans la vie fraternelle et missionnaire. L'attitude contemplative se nourrit de la beauté voilée de la croix. Le Verbe qui était auprès de Dieu, suspendu aux branches de l'arbre placé pour lier les cieux et la terre, devient le scandale par excellence devant lequel on se voile le visage. Aujourd'hui d'autres victimes de la violence, presque d'autres christes, pendent humiliés des croix du monde, alors que le soleil s'assombrit, que la mer devient amère et que les fruits de la terre mûrs pour la faim de tous sont partagés pour l'avidité de quelques-uns. L'invitation à purifier notre regard, pour contempler l'énigme pascale du salut vivant et œuvrant dans le monde et dans nos environnements quotidiens, se fait pressante.

Aujourd'hui, dans les fraternités et dans les communautés qui vivent plongées dans les cultures contemporaines – devenues souvent des marchés de l'éphémère – il peut aussi arriver que notre regard de consacrés et consacrées perde sa capacité de reconnaître la beauté du mystère pascal : cette sobriété désarmée et sans défense qui se dessine sur le visage de nos frères et sœurs qui nous sont familiers, comme sur celui des christes rejetés par l'histoire que nous rencontrons dans nos diaconies de charité. Des visages sans apparence ni beauté qui attire nos regards, n'ayant rien pour nous plaire (cf. Is 53, 2).

50. Chaque jour, le spectacle de la souffrance humaine s'affiche dans sa cruauté. Il est tel qu'aucune rédemption ne peut être cherchée et visée sans affronter le scandale de la douleur. Ce mystère traverse l'histoire humaine comme une vague effroyable, et invite à la réflexion. Peu ont deviné comme Dostoïevski la question la plus vraie qui domine le cœur humain : la douleur, la rédemption du mal, le salut victorieux sur la mort. Il a confronté l'importance de la beauté avec le mystère de la douleur, en s'en demandant la raison. Le jeune Hippolyte proche de la mort pose la question décisive, terrible au prince Mychkine, protagoniste de *L'Idiot*, figure énigmatique du

Christ, l'Innocent qui souffre par amour de tous : « C'est vrai, prince, que vous avez dit une fois que c'est la beauté qui sauvera le monde ? Quelle beauté sauvera le monde ? » (104).

La question du mal revient quotidiennement dans l'intelligence, dans le cœur et sur les lèvres de tant de nos frères et sœurs. C'est seulement si Dieu fait sien la souffrance infinie du monde abandonné au mal, seulement s'il entre dans les ténèbres les plus épaisses de la misère humaine, que la douleur est rachetée et la mort vaincue. Cela s'est passé sur la Croix du Fils. La souffrance du Christ réussit à expliquer la tragédie de l'humanité en l'étendant à la divinité. Dans le Christ souffrant, on lit la seule réponse possible à la question de la souffrance. On n'atteint la contemplation, la connaissance de la Beauté qui nous habite et nous transcende, qu'à travers la croix ; on n'accède pas à la vie sans traverser la mort.

51. Pour nous, personnes consacrées, entrer dans la sagesse pascal et s'entraîner à voir en toute chose ce qui est défiguré et crucifié, ici et maintenant, le visage transfiguré du Ressuscité, est le véritable sens de la foi. Le chemin contemplatif est un chemin pascal. La Pâque du Christ, raison de notre espérance, interroge notre fraternité et notre mission parfois assombries par des relations superficielles, de routine sans espérance, de diaconies seulement fonctionnelles, d'yeux engourdis qui ne sont plus en mesure de reconnaître le mystère. Dans nos communautés, la Beauté reste voilée ! Nous sommes « sans intelligence et lents à croire » (cf. Lc 24, 25) dans notre façon de vivre la pédagogie pascal. Il peut nous arriver de ne pas nous rappeler que la participation à la communion trinitaire peut changer les rapports humains, que la puissance de l'action réconciliatrice de la grâce anéantit les forces de division présentes dans le cœur de l'homme et dans les rapports sociaux, et que de cette façon nous pouvons montrer du doigt aux hommes tant la beauté de la communion fraternelle que les voies qui y conduisent concrètement (105).

La pédagogie de la beauté

52. Au fil des siècles, la vie consacrée a sans arrêt été sur les traces de la beauté, gardienne vigilante et féconde de sa sacralité, en réélaborant la vision, en créant des œuvres qui ont exprimé la foi et la mystique de la lumière dans l'architecture et dans les arts du génie et de la science, dans les arts figuratifs, littéraires et musicaux, à la recherche de nouvelles épiphanies de la Beauté (106).

La réflexion contemporaine, souvent en équilibre instable entre spiritualisation de la nature et esthétisation du ressenti, a fini par négliger la valeur cognitive et formative du beau, sa signification de vérité, en la confinant dans une zone d'ombre ambiguë ou en la reléguant dans l'éphémère. Il convient de rétablir le lien vital avec la signification ancienne et toujours nouvelle de la beauté comme lieu visible et sensible du mystère infini de l'Invisible. Habiter ce lieu de la distance est comme puiser à la source de la beauté. Si l'existence ne participe pas de quelque façon à ce mystère, la beauté reste de fait inatteignable, elle se perd dans le vide du non-sens et dans le vide de tout sens (107). Mais de façon plus douloureuse, nous en restons privés. Le pape François, à l'époque où il était cardinal archevêque de Buenos Aires, évoquait, dans un texte intitulé *La beauté éduquera le monde* (108), une pédagogie de la beauté, l'exigence d'une formation où la personne humaine est regardée comme porteuse d'éternité, appelée à une vie qui s'épanouisse dans le respect et dans l'écoute, dans l'intégration de pensée, d'émotion et de sentiments qui seront assimilés à maturité.

Il est donc nécessaire de recourir à une double voie de formation de l'*ethos* humain : « La véritable connaissance, c'est d'être piqués par le dard de la beauté qui blesse l'homme, d'être touchés par la réalité, par la présence personnelle du Christ comme il dit. Être touchés et conquis par la beauté du Christ amène à une connaissance plus réelle et profonde que la simple déduction mentale. Nous devons favoriser la rencontre de l'homme avec la beauté de la foi. La rencontre avec la Beauté peut être comme une fléchette qui blesse l'âme, et ainsi lui ouvre les yeux, en sorte que l'âme, à compter de ce moment, puisse poser des critères de jugements et d'évaluation corrects » (109).

La beauté véritable et éternelle atteint l'homme intérieur par ce que l'on peut appeler les « sens » spirituels, que saint Augustin évoque par analogie aux sens du corps : « Qu'aimé-je donc en vous aimant ? (...) j'aime une lumière, une mélodie, une odeur, un aliment, une volupté, en aimant Dieu ; cette lumière, cette mélodie, cette odeur, cet aliment, cette volupté, suivant l'homme intérieur ; lumière, harmonie, senteur, saveur, amour de l'âme, qui défient les limites de l'étendue, et les mesures du temps, et le souffle des vents, et la dent de la faim, et le dégoût de la jouissance. Voilà ce que j'aime en aimant mon Dieu » (110).

53. Sur notre chemin de chrétiens et consacrés, nous avons besoin de reconnaître les traces de la Beauté, une route vers le Transcendant, vers le Mystère ultime, vers Dieu, parce qu'elle nous permet d'ouvrir et élargir les horizons de la conscience humaine, de la renvoyer au-delà d'elle-même, de la pencher sur l'abîme de l'Infini.

Nous sommes appelés à parcourir la *via pulchritudinis*, qui constitue un parcours artistique, esthétique, et un itinéraire de foi, de recherche théologique (111).

Benoît XVI sentait dans la grande musique une réalité de niveau théologique et une réponse de foi, comme il l'a souvent exprimé en commentant des concerts auxquels il assistait : « Qui a écouté cela sait que la foi est vraie » (112). La beauté exprimée dans le génie musical était interprétée comme une propédeutique à la foi : « Dans cette musique, on pouvait percevoir une force tellement extraordinaire de réalité présente, qu'on la comprenait, non plus par déductions, mais à travers un coup au cœur qui ne pouvait pas venir de nulle part, mais ne pouvait naître que grâce à la force de la Vérité qui s'actualise dans l'inspiration du compositeur » (113). C'est peut-être pour cela que les grands mystiques – la littérature poétique et musicale en est la preuve – aimaient composer des poésies et des cantiques, pour exprimer quelque chose du divin auquel ils avaient accès, dans les rencontres secrètes de leur âme.

À côté de la musique, l'art poétique et narratif, ainsi que l'art figuratif, peuvent aussi constituer des chemins propédeutiques à la contemplation : des pages littéraires aux icônes, aux enluminures ; des fresques aux peintures et aux sculptures. Tout « par une voie intérieure, une voie du dépassement de soi et donc, dans cette purification du regard, qui est une purification du cœur, nous révèle la Beauté, ou au moins une de ses lueurs. C'est ainsi qu'elle nous met en relation avec la force de la vérité » (114).

Dans *Evangelii gaudium* le pape François souligne le lien entre vérité, bonté et beauté : il faut « récupérer l'estime de la beauté pour pouvoir atteindre le cœur humain et faire resplendir en lui la vérité et la bonté du Ressuscité » (115).

54. Nous sommes donc invités à un cheminement harmonieux qui sache fonder le vrai, le bien, le beau, là où il semble parfois que le devoir prenne le dessus, comme une éthique mal comprise.

La nouvelle culture numérique et les nouvelles ressources de communication lancent un autre défi, en exagérant le langage de l'image comme un flux continu sans méditation possible, sans but et souvent sans hiérarchie des valeurs. Cultiver un regard présent, réfléchi, qui aille au-delà de ce que l'on voit et de la boulimie des contacts immatériels, est un défi urgent qui peut nous introduire au Mystère et à en témoigner. Nous sommes invités à parcourir des chemins de formation qui nous aident à lire dans les choses, à parcourir la route de l'âme au long de laquelle s'accomplit le renvoi des formes de la pénultième beauté à l'harmonie de la Beauté suprême. Nous réaliserons ainsi « l'œuvre d'art cachée qu'est l'histoire d'amour de chacun avec le Dieu vivant et avec nos frères, dans la joie et dans les difficultés de suivre Jésus-Christ dans l'existence quotidienne » (116).

La pédagogie de la pensée

55. Ainsi, former au goût de ce qui est profond, au chemin intérieur, est indispensable. La formation est un chemin contraignant et fécond, inépuisable. Un besoin qui ne s'éteint qu'avec la mort.

Les personnes consacrées sont appelées à s'entraîner à la « pensée ouverte » : la confrontation avec les cultures et les valeurs dont nous sommes porteurs entraîne notre vie à accueillir les diversités et à lire en elles les signes de Dieu. La sagesse intelligente et amoureuse de la contemplation exerce à une vision qui sait évaluer, accueillir, rapporter chaque réalité à l'Amour.

Dans l'encyclique *Caritas in veritate*, Benoît XVI écrit : « Paul VI avait vu clairement que parmi les causes du sous-développement, il y a un manque de sagesse, de réflexion, de pensée capable de réaliser une synthèse directrice, pour laquelle "une claire vision de tous les aspects économiques, sociaux, culturels et spirituels" est exigée » (117). Et il remarque : « L'amour dans la vérité – *caritas in veritate* – est un grand défi pour l'Église dans un monde sur la voie d'une mondialisation progressive et généralisée. Le risque de notre époque réside dans le fait qu'à l'interdépendance déjà réelle entre les hommes et les peuples, ne corresponde pas l'interaction éthique des consciences et des intelligences » (118). Le pape François revient sur ce besoin vital, dans son entretien avec les Supérieurs généraux des Instituts religieux masculins, le 29 novembre 2013, en se référant au défi lancé à la vie consacrée par la complexité : « Pour comprendre, nous devons nous déplacer, voir la réalité de différents points de vue. Nous devons nous habituer à penser » (119).

Nous sommes invités à être constamment attentifs à créer un environnement quotidien, fraternel et communautaire, premier lieu de formation où est favorisée la croissance d'une pédagogie de la pensée.

56. Le service d'autorité participe à cet exercice de façon déterminante. La formation constante exige de celui qui anime les instituts et les communautés un regard tendu, en premier lieu, vers la personne consacrée, pour la tourner vers une attitude de sagesse de vie ; pour l'entraîner à la culture de l'humain qu'il faut conduire à la plénitude chrétienne ; pour lui permettre d'exercer une réflexion de valeur ; pour l'aider à protéger la sacralité de l'être, afin qu'elle ne se dépense pas excessivement selon les valeurs de l'efficacité et de l'utilité ; pour éviter qu'elle ne transforme le savoir chrétien en une constellation de diaconies et de compétences techniques. Qui sert en autorité encourage et accompagne la personne consacrée dans sa recherche des fondements métaphysiques de la condition humaine – là où le Verbe fait resplendir sa Lumière – afin que : « Sous l'action de l'Esprit, les temps

d'oraison, de silence et de solitude doivent être préservés avec persévérance, en demandant avec insistance au Très-Haut le don de la sagesse dans le labeur de chaque jour (cf. Sg 9, 10) (120).

Pour solliciter et favoriser cette dynamique formatrice, il ne suffit pas d'un geste sporadique, de quelque décision ou choix opérationnel. Il s'agit d'engager et de soutenir une dynamique permanente qui ait un rapport et une incidence sur toute la vie communautaire et personnelle. C'est pourquoi, il est nécessaire de mettre au point et d'adopter un style de vie qui façonne un environnement dont le climat habituel favorise un regard de sagesse, attentif, amoureux de la vie et des personnes. Un regard destiné à découvrir et à vivre les opportunités de croissance humaine et spirituelle, un regard qui amène à créer une pensée nouvelle, des programmes utiles, des pédagogies spécifiques. Il devient nécessaire de permettre et de faciliter une lecture d'introspection faite d'autoréflexion et de confrontations existentielles.

57. Solliciter un regard contemplatif signifie aussi solliciter la personne consacrée afin que, par une réflexion opportune, elle s'approprie une identité profonde, lisant et racontant son existence propre comme une histoire « bonne », une pensée positive, une relation de salut, une expérience humaine récapitulée en Jésus-Christ : « Notre moi est perceptible à travers l'interprétation des traces qu'il laisse dans le monde » (121).

Notre histoire personnelle unie à celle de qui partage avec nous le chemin en fraternité, les *semis Verbes* mis en jachère aujourd'hui dans le monde sont la trace de Dieu, qu'il nous faut relire ensemble ; une grâce dont nous devons être conscients ; une graine à faire germer comme une pensée nouvelle de l'Esprit pour nous, pour avancer sur notre chemin. Le pape François, s'adressant à la communauté des rédacteurs de *La Civiltà Cattolica*, invitait à redécouvrir cette pédagogie : « Votre devoir est de recueillir et d'exprimer les attentes, les désirs, les joies et les drames de notre temps, et d'offrir les éléments pour une lecture de la réalité à la lumière de l'Évangile. Les grandes questions spirituelles sont aujourd'hui plus vivantes que jamais, mais nous avons besoin de quelqu'un qui les interprète et les comprenne. Avec une intelligence humble et ouverte, "cherchez et trouvez Dieu en toute chose" comme l'écrivait saint Ignace. Dieu est à l'œuvre dans la vie de chaque homme et dans la culture : l'Esprit souffle où il veut. Efforcez-vous de découvrir ce que Dieu a fait et la façon dont il poursuivra son œuvre. Et pour chercher Dieu en toutes choses, dans tous les domaines du savoir, de l'art, de la science, de la vie politique, sociale et économique, sont nécessaires étude, sensibilité, expérience » (122).

Cultiver sa pensée, former son jugement, s'entraîner à la sagesse du regard et à la finesse des sentiments, dans le style du Christ (Ga 4, 19), sont des chemins propédeutiques à la mission (123).

À l'approche de la miséricorde

58. Un chemin fécond doit être parcouru dans l'exercice contemplatif, celui qui appelle à la proximité. C'est le chemin de la rencontre où les visages se cherchent et se reconnaissent. Chaque visage humain est unique. L'extraordinaire diversité de visages nous rend facilement reconnaissables dans le milieu social complexe où nous vivons, favorise et facilite la reconnaissance et la découverte de l'autre.

Si la qualité de la coexistence collective « repart du tu » (124), c'est-à-dire donne de la valeur au visage de l'autre et au rapport de proximité, le christianisme se révèle comme la religion du visage, c'est-à-dire de l'approche et de la proximité. « Dans une civilisation paradoxalement blessée par l'anonymat et, en même temps, obsédée par les détails de la vie des autres, malade de curiosité morbide, l'Église a besoin d'un regard de proximité pour contempler, s'émouvoir et s'arrêter devant l'autre chaque fois que cela est nécessaire » (125).

Dieu guérit notre myopie et ne laisse pas notre regard s'arrêter en superficie là où la médiocrité, la superficialité, la diversité trouvent refuge : Dieu « nettoie, donne la grâce, enrichit et éclaire l'âme en se comportant comme le soleil qui, avec ses rayons, sèche, réchauffe, embellit et éclaire » (126).

La personne contemplative s'entraîne à regarder avec les yeux de Dieu l'humanité et la réalité créée, jusqu'à voir Celui qui est invisible (cf. He 11,27), c'est-à-dire l'action et la présence de Dieu, toujours ineffable et visible seulement à travers la foi. Le pape François invite à cette intelligence spirituelle et à cette *sapientia cordis*, qui identifie le vrai contemplatif chrétien comme celui qui sait être les yeux de l'aveugle, les pieds du boiteux, la parole du muet, le père de l'orphelin, le prochain de qui est seul, reconnaissant en eux l'image de Dieu (127).

Les chrétiens « sont avant tout des mystiques aux yeux ouverts. Leur mystique n'est pas une mystique naturelle sans visage. C'est plutôt une mystique qui cherche le visage, qui conduit à la rencontre de celui qui souffre, à la rencontre du visage des malheureux et des victimes. Les yeux ouverts et vigilants ourdissent en nous la révolte contre l'absurdité d'une souffrance innocente et injuste ; ils réveillent en nous la faim et la soif de justice, de la grande justice pour tous, et nous empêchent de nous retrouver exclusivement à l'intérieur des minuscules critères de notre monde de simples besoins » (128).

59. Seul l'amour est en mesure de distinguer ce qui est caché : nous sommes invités à cette sagesse du cœur qui ne sépare jamais l'amour de Dieu de l'amour des autres en particulier des plus pauvres, des derniers, « chair du

Christ » (129), visage du Seigneur crucifié. Le chrétien cohérent vit la rencontre avec l'attention du cœur, c'est pourquoi à côté de la compétence professionnelle et des programmations, il faut une formation du cœur, pour que la foi agisse par la charité (cf. Gal 5, 6) : « Le programme du chrétien – le programme du bon Samaritain, le programme de Jésus – est "un cœur qui voit". Ce cœur voit où l'amour est nécessaire et il agit en conséquence. Naturellement, à la spontanéité de l'individu, lorsque l'activité caritative est assumée par l'Église comme initiative communautaire, doivent également s'adjoindre des programmes, des prévisions, des collaborations avec d'autres institutions similaires » (130).

Ce regard qualifie notre vivre ensemble, surtout là où de nouvelles vulnérabilités se manifestent et demandent d'être accompagnées par un « rythme salubre de la proximité » (131).

« Certains voudraient un Christ purement spirituel, sans chair ni croix, de même ils visent des relations interpersonnelles seulement à travers des appareils sophistiqués, des écrans et des systèmes qu'on peut mettre en marche et arrêter sur commande. Pendant ce temps-là l'Évangile nous invite toujours à courir le risque de la rencontre avec le visage de l'autre, avec sa présence physique qui interpelle, avec sa souffrance et ses demandes, avec sa joie contagieuse dans un constant corps à corps. La foi authentique dans le Fils de Dieu fait chair est inséparable du don de soi, de l'appartenance à la communauté, du service, de la réconciliation avec la chair des autres. Dans son incarnation, le Fils de Dieu nous a invités à la révolution de la tendresse » (132).

Le visage du Père, dans le Fils, est le visage de la miséricorde : « À travers sa parole, ses gestes et toute sa personne, Jésus de Nazareth révèle la miséricorde de Dieu » (133). Chaque consacrée et chaque consacré est appelé à contempler et témoigner du visage de Dieu comme Celui qui « excuse et comprend nos faiblesses » (cf. Ps 102), pour verser le baume de la proximité sur les blessures humaines, s'opposant au cynisme de l'indifférence.

« Ouvrons nos yeux pour voir les misères du monde, les blessures de tant de frères et sœurs privés de dignité, et sentons-nous appelés à entendre leur cri qui appelle à l'aide. Que nos mains serrent leurs mains et les attirent vers nous afin qu'ils sentent la chaleur de notre présence, de l'amitié et de la fraternité. Que leur cri devienne le nôtre et qu'ensemble, nous puissions briser la barrière d'indifférence qui règne souvent en souveraine pour cacher l'hypocrisie et l'égoïsme » (134). La contemplation de la miséricorde divine transforme notre sensibilité humaine et l'incline dans l'étreinte d'un cœur qui voit.

Dans la danse de la création

60. « Loué sois-tu mon Seigneur avec toutes tes créatures » (135). Le cantique de François d'Assise continue de retentir au début du XXI^e siècle d'une voix qui ne connaît pas la fatigue, appelle à l'étonnement, reconnaît la beauté originelle dont nous sommes marqués comme créatures. Chez François d'Assise s'accomplit la parfaite humanité du Christ où tout est créé (Col 1, 16), où resplendit la gloire de Dieu, et où l'immensité s'aperçoit dans l'infiniment petit.

Le Seigneur joue dans le jardin de Sa création. Nous pouvons percevoir les échos de ce jeu, quand nous sommes seuls dans une nuit étoilée, quand nous voyons des enfants à un moment où ils sont vraiment des enfants ; quand nous sentons l'amour dans notre cœur. Dans ces moments, le réveil, la « nouveauté », le vide et la pureté de la vision sont évidents. Ils nous laissent entrevoir une lueur de la danse cosmique au rythme du silence, une musique de fête nuptiale (136).

Nous sommes présents dans cette danse de la création dans la condition humble des chanteurs et des gardiens. Chanteurs : appelés à raviver notre identité de créature, élevons la louange dans l'immense symphonie de l'univers. Gardiens : appelés à veiller comme sentinelles en attente de l'aube sur la beauté et l'harmonie de la création. Le pape François nous demande de nous rappeler que nous ne sommes pas les maîtres de l'univers, il nous demande de redessiner notre vision anthropologique selon la vision de Celui qui « meut le soleil et les autres étoiles » (137), dans le respect de notre dignité particulière d'être humain, créature de ce monde qui a le droit de vivre et d'être heureuse (138).

L'anthropocentrisme moderne a fini par mettre la raison technique au-dessus de la réalité de façon à diminuer la valeur intrinsèque du monde, dans la complémentarité de son ordre et de toutes ses créatures. L'être humain, poursuit le pape François en citant Romano Guardini : « n'a plus le sentiment ni que la nature soit une norme valable, ni qu'elle lui offre un refuge vivant. Il la voit sans suppositions préalables, objectivement, sous la forme d'un espace et d'une matière pour une œuvre où l'on jette tout, peu importe ce qui en résultera » (139). Nous sommes en train de vivre un excès anthropocentrique.

61. Une nouvelle relation avec la nature n'est pas possible sans un cœur nouveau, capable de reconnaître la beauté de chaque créature, la dignité particulière de l'humain, le besoin de la relation, l'ouverture à un « tu » où chacun se reconnaît la même origine, le « Tu » divin. En tant que personnes consacrées, nous sentons l'appel à la circularité relationnelle, au cœur capable de louange comme l'expression d'une ascèse qui appelle à la

conversion, au passage de l'autoréférentialité qui remplit d'orgueil et ferme – humiliant les personnes et la nature – à la sainteté accueillante du Christ où tout est écouté, guéri, restitué dans sa dignité d'humain et de créature.

En vertu de ce que nous suggère la sagesse intelligente du cœur, nous sentons l'appel à faire des choix, à entreprendre des actions concrètes personnelles, de communauté et d'Institut qui manifestent un style de vie raisonnable et juste (140). « Nous sommes invités avec tous nos frères et sœurs en humanité à accueillir le « grand défi culturel, spirituel et éducatif, qui supposera de longs processus de régénération » (141).

Une nouvelle philocalie

62. Apparaît de nouveau le besoin d'un acte formateur continu – nouvelle philocalie – qui ouvre, matérialise, et active en nous consacrés et consacrées l'*habitus* contemplatif : « Prêter attention à la beauté, et l'aimer, nous aide à sortir du pragmatisme utilitariste. Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule » (142). Le pape François appelle à se passionner pour l'engagement éducatif selon une spiritualité écologique qui « trouve son origine dans des convictions de notre foi, car ce que nous enseigne l'Évangile a des conséquences sur notre façon de penser, de sentir et de vivre » (143).

Une spiritualité qui appelle à la conversion et donc à une ascèse ou, en reconnaissant nos modes de vie parfois déséquilibrés sur l'action de routine, nous nous engageons dans des exercices de profonde transformation : « Les déserts extérieurs se multiplient dans notre monde, parce que les déserts intérieurs sont devenus très grands » (144). Pour féconder le désert, semons dans notre vie intérieure, fraternelle et missionnaire, les graines de soin, de tendresse, de gratitude, de gratuité, de joie pour les choses les plus simples, le goût de la rencontre, du service, « dans le déploiement de ses charismes, dans la musique et l'art, dans le contact avec la nature, dans la prière » (145).

À l'époque de la création, il y eut un septième jour où Dieu créa le repos. Le goût du repos ne semble pas nous effleurer. Nous travaillons avec un engagement louable, mais celui-ci devient souvent le paradigme sur lequel nous conjugons notre vie consacrée. Nous sommes donc invités à redécouvrir le jour du Ressuscité dans notre vie et dans nos communautés. Le jour où l'on arrive et d'où l'on repart, mais surtout le jour où l'on reste à goûter la splendeur de la Présence aimée.

63. « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur » (Ct 8, 6) demande l'épouse dans le *Cantique*, arrêtant presque l'amour dans un lien de fidélité. La nécessité de soigner l'accompagnement de la fidélité à la *sequela Christi* dans notre consécration particulière doit être soulignée, à une époque où celle-ci est souvent menacée par la fragilité de notre vie dans l'Esprit (cf. 1 Th 5, 17.19). La dimension contemplative de la vie consacrée mûrira si des espaces de formation sont ouverts. Des chemins choisis, voulus et parcourus.

Nous sommes donc interpellés sur nos *Ratio formationis*, nos pratiques et nos expériences formatrices ; sur l'habitat formateur dans la diversité des formes de vie consacrée. Réfléchissons sur notre façon de vivre personnelle en semaine et sur notre façon de vivre en fraternité : notre façon de prier, de méditer, d'étudier, de vivre dans nos relations et dans la vie apostolique, de nous reposer. L'attitude contemplative interroge nos environnements et les dynamiques de chaque jour : nos préférences, la valeur de nos programmes, les inattentions, les méthodes et les usages, la pluralité des choix et des décisions, les cultures. Chaque chose doit être étudiée avec discernement et éclairée par la beauté du Mystère qui nous habite. Nous devons rendre compte de cette Lumière en humanité et parmi l'humanité : consacrés comme « la ville sur la montagne qui dit la vérité et la puissance des paroles de Jésus » (146).

Épilogue

« Viens, mon bien-aimé... »

(Cantique des cantiques 7, 12)

À l'écoute

64. L'amour est un événement qui transfigure le temps, apportant une énergie qui se régénère en se dépensant. C'est le propre de l'amour que de vivre la dimension de l'attente, apprendre à attendre. C'est le cas de Jacob amoureux de Rachel : « Et Jacob se mit à aimer Rachel. Il dit [à Laban] : “Je te servirai sept ans pour Rachel, ta fille cadette”... Jacob travailla sept ans pour Rachel – sept ans qui lui semblèrent quelques jours, tellement il l'aimait (Gn 29, 18.20). Jacob fait de l'amour pour la femme aimée sa raison d'être, en vertu de laquelle la peine du travail et le temps passent au second plan. Dans le *Cantique*, la dimension du temps semble disparaître. L'amour soustrait l'homme à la tyrannie du temps et des choses et remplace les coordonnées spatio-temporelles, ou mieux les oxygène, dans l'atmosphère d'une liberté qui donne le primat non pas à l'action, mais au fait de demeurer, de contempler, d'accueillir.

Qui aime à hâte de revoir le visage aimé, sait que la joie de la rencontre sera suivie du désir sans fin. Par l'invitation faite à l'aimé de fuir sur des montagnes embaumées (Ct 8, 14), le poème relance la dynamique du désir et de la recherche, chant ouvert qui célèbre la beauté aimée que l'on ne pourra jamais posséder si l'on n'en reconnaît pas l'altérité dont le corps est le symbole. La recherche recommence pour que les deux amoureux puissent continuer à s'appeler sans arrêt, libérant le cri qui représente l'appel le plus incisif : « Viens ! » C'est la voix qui appelle dans la réciprocité du désir (Ct 2, 10.13 ; 4, 8 ; 7, 12), rappel voué au dépassement de sa solitude, invitation à la communion.

Dans la dynamique sponsale de la vie consacrée, ce mouvement de l'âme se transforme en prière incessante. On invoque l'Aimé comme une présence opérante dans le monde, une fragrance de résurrection qui console, guérit et ouvre à l'espérance (Jr 29, 11). Faisons nôtre l'invocation qui conclut la révélation biblique : « L'Esprit et l'Épouse disent : "Viens !" Celui qui entend, qu'il dise : "Viens !" » (Ap 22, 17).

Sur la montagne dans le signe de l'accomplissement

65. « Venez ! Montons à la montagne du Seigneur, à la Maison du Dieu de Jacob ! Qu'il nous enseigne ses chemins » (Is 2, 3). Attentions, intentions, volontés, pensées, affections, sentiments, vous tous qui êtes dans mon intimité, venez : montons sur la montagne, à l'endroit où le Seigneur voit et est vu » (147).

Si l'appel à la contemplation, l'appel à gravir la montagne du Seigneur, est la vocation même de l'Église, à laquelle toute autre activité est ordonnée et subordonnée (148), elle prend un sens et un accent permanent pour les communautés monastiques, communautés priantes entièrement consacrées à la contemplation, selon le charisme propre à chaque famille religieuse.

La vie monastique est la première forme sous laquelle sont nées les communautés de vie consacrée dans l'Église, et aujourd'hui encore elle marque la présence d'hommes et de femmes amoureux de Dieu, qui vivent à la recherche de son Visage, et trouvent et contemplent Dieu au cœur du monde. La présence de communautés placées comme une ville sur la montagne et comme une lampe sur le lampadaire (cf. Mt 5, 14-15), même dans la simplicité de leur vie, évoque de manière visible le but vers lequel chemine l'ensemble de la communauté ecclésiale qui « marche sur les routes de ce temps, le regard fixé sur la récapitulation future de toutes choses dans le Christ » (149).

Que peuvent donc représenter, pour l'Église et le monde, les femmes et les hommes qui choisissent de vivre leur vie sur la montagne de l'intercession ? Quel sens peut avoir une communauté qui se consacre essentiellement à la prière, à la contemplation, dans un contexte de *koinônia* évangélique et d'ardeur au travail ?

66. La vie des personnes contemplatives se place comme une figure de l'amour, des hommes et des femmes qui vivent cachés avec le Christ en Dieu (cf. Col 3, 3), habitent les sillons de l'histoire humaine et, placés au cœur même de l'Église et du monde (150), restent « devant Dieu pour tous » (151).

Les communautés qui prient ne proposent pas une réalisation plus parfaite de l'Évangile, mais posent une exigence de discernement au service de toute l'Église : un signe qui indique un chemin, rappelant à tout le peuple de Dieu le sens de ce qu'il vit (152). Consacrées dans l'intimité féconde de l'intercession, les communautés de contemplatifs et contemplatives sont des images de la nostalgie du ciel, du lendemain de Dieu, attente ardente de l'épouse du *Cantique*, « signe de l'union exclusive de l'Église-Épouse avec son Seigneur, aimé par-dessus tout » (153). Les communautés contemplatives sont appelées à vivre l'attente des biens à venir à partir d'un présent déjà donné (154) comme une mission, conscientes que le présent et l'éternité ne sont plus l'un après l'autre, mais intimement liés.

« La vocation monastique a dit le pape François est une tension entre vie cachée et visibilité : une tension dans le sens vital, une tension de fidélité. Votre vocation, c'est d'aller précisément sur le champ de bataille, c'est une lutte, c'est de frapper au cœur du Seigneur » (155).

La *stabilitas* monastique laisse de l'espace à Dieu et annonce la certitude de sa présence dans les vicissitudes de la vie humaine, où qu'elle se trouve : là où habite l'homme, c'est là qu'est venu habiter Dieu, en son Fils Jésus-Christ. L'existence des communautés de contemplatifs et contemplatives évoque un lieu habité par qui ne passe pas outre, comme le lévite ou le prêtre de la parabole ; par qui sait demeurer, de façon stable, pour se laisser trouver par l'homme et par ses questions, pour accueillir l'humanité blessée dans sa relation avec Dieu.

Dire son amour à Dieu et raconter aux hommes une parabole du Royaume des Cieux : c'est cela, la vie complètement contemplative. Les moines et les moniales ont le monde comme horizon de leur prière : ses bruits et le silence de sa désolation, ses joies, ses richesses, ses espérances et ses angoisses, ses déserts de solitude et ses foules anonymes.

C'est le chemin des pèlerins à la recherche du vrai Dieu, c'est l'histoire de toute personne contemplative qui reste vigilante, tout en accueillant en elle la *sequela Christi*, une configuration au Christ. La *stabilitas* se révèle être, tout

en étant chemin, une possibilité de sortie au-delà des frontières du temps et de l'espace, pour se faire avant-poste de l'humanité : « Allons mourir pour notre peuple » dira Édith Stein à sa sœur Rosa, quand elle fut arrêtée au monastère d'Eckt et conduite à Auschwitz en holocauste (156).

67. La vie monastique, largement déclinée au féminin, s'enracine dans un silence qui devient générateur. « Être comprises aujourd'hui comme des femmes en prière est un grand défi », affirment les moniales, c'est vivre un *status* vital qui crée.

La vie monastique féminine devient cœur d'intercession, récit de vraies relations, de soin et de guérison : elle est gardienne de toute trace de vie, capable de deviner par empathie les harmonies cachées et tenaces. Les moniales savent être et peuvent être des voix de gratuité et de questions fécondes, hors de toute idéalisation préétablie, tout en se laissant façonner par la puissance de l'Évangile. L'unification du cœur, dynamisme propre à la vie monastique, exige que celle-ci soit reproposée comme empathie avec urgence, laboratoire de récits de salut, disposition consciente au dialogue dans une culture de la fragmentation, de la complexité, de la précarité, répugnant au charme d'une paix imaginaire.

Tout cela demande une formation exigeante à la vie de foi, une vie mûrie dans la docilité à l'Esprit. Cela demande aussi une écoute attentive des signes des temps, dans un rapport réel avec l'histoire et avec l'Église dans ses réalités particulières, qui ne soit pas seulement fait d'informations et de relations abstraites. Cela exige une intercession qui passionne et implique la vie, une terre où germe la prophétie.

68. Les communautés contemplatives deviennent capables de voir au-delà de cette frontière de l'humain, de voir l'Autre. L'eschatologie est donnée comme patrie, non pas de ceux qui ignorent l'humain, mais de ceux qui, engageant toute leur vie dans la recherche absolue de Dieu, suivent les événements historiques, pour discerner les traces de la présence de Dieu et servir ses desseins. Les murs qui délimitent cet espace sont au service de la recherche, de l'écoute, de la louange ; ils ne sont pas une séparation phobique, ni une diminution d'attention ou d'accueil, mais expriment le battement de cœur essentiel de l'amour fort pour l'Église et la charité solidaire pour nos frères.

La vie intégralement contemplative raconte l'harmonie entre le temps et l'eschatologie. Le temps est abrégé. Suite de Jésus et attente vont de pair. Le « suis-moi » de Jésus aux disciples n'est pas concevable sans la parousie qui se fait cri dans la prière unanime de l'Église, espérance qui invoque : « Viens, Seigneur Jésus » (Ap 22, 20). L'Église-Épouse est fécondée par le témoignage de cet autre, parce que la dimension eschatologique correspond à l'exigence de l'espérance chrétienne.

La communauté contemplative placée sur la montagne, solitaire ou parmi les agglomérations urbaines chaotiques et bruyantes, rappelle la relation vitale entre le temps et l'éternité. La communauté qui contemple rappelle que nous ne disposons pas d'un temps infini, d'un éternel retour, d'un *continuum* homogène, sans secousses, et témoigne d'une possibilité épiphannique nouvelle du temps. Les jours ne sont pas une éternité vide, cassée en mille morceaux et sans consistance dans laquelle tout peut arriver à l'exception d'un fait essentiel : que l'éternité entre dans le temps et donne du temps au temps. On vit la densité d'un temps plein, comblé par l'éternité. On vit l'eschatologie chrétienne non plus comme un fragment inerte à court terme, mais comme une évolution permanente et lumineuse (157). Les contemplatifs ne vivent pas le temps comme une réalité contrariée par l'attente, mais comme un écoulement continu de l'Éternité dans le temps quotidien. C'est une prophétie de vie qui fait continuellement mémoire du lien essentiel qui unit la suite de Jésus et l'attente. On ne peut éliminer une composante sans sérieusement en compromettre une autre, on ne peut vivre sans ce souffle d'infini, sans attentes, sans eschatologie.

69. Cette culture évangélique, si chère aux monastères, a montré au fil des siècles que l'espérance chrétienne vécue dans l'attente proche prend forme comme un *opus Dei* qui ne conduit pas à un désengagement historique et social, mais implique une responsabilité et pose les prémisses d'un humanisme sain. Dans une culture qui a généré la sombre eschatologie de l'ennui, du temps sans temps, qui évite la confrontation avec la transcendance, le temps des contemplatifs peut et doit commencer ; le temps de ceux qui ont autre chose à dire. Ceux-ci, par une vie sobre et joyeuse, prophétique, s'écartant de toute manipulation et compromis, témoignent la précarité et le caractère éphémère de toute culture du présent qui limite la vie.

Les communautés contemplatives, où des hommes et femmes vivent la recherche du Visage et l'écoute de la Parole *quotidie*, conscients que Dieu reste un infini que l'on ne peut jamais connaître, sont plongés dans la dialectique du « déjà et pas encore ». Une logique qui ne touche pas seulement le rapport temps éternité, mais aussi la relation entre expérience du Dieu vivant et conscience de sa mystérieuse transcendance. Tout est joué dans sa propre chair, dans l'étroitesse des choses, dans l'écoulement des jours et des événements.

Humanité vigilante, sentinelles sur la montagne qui scrutent le matin qui vient (cf. Is 21, 12) et signalent l'*adventus* du Dieu qui sauve.

Sur les routes pour garder Dieu

70. « La recherche du visage de Dieu en toute chose, en chacun, partout, à tout moment, apercevant sa main en toute chose qui se passe : c'est cela la contemplation au cœur du monde » (158), écrivait la bienheureuse Teresa de Calcutta.

Si les communautés entièrement dédiées à la contemplation, éclairent et guident le chemin, toute notre vie de consécration particulière est appelée à être un lieu d'étreintes et où l'on tient compagnie à Dieu.

Une contemplation authentiquement chrétienne ne peut faire abstraction du mouvement vers l'extérieur, d'un regard qui, du mystère de Dieu, se tourne vers le monde et se traduit par une compassion active. Dieu, personne ne l'a jamais vu (Jn 1, 18), mais Jésus s'en est fait l'exégète, celui qui est le visage visible du Père invisible. C'est seulement si nous nous laissons entraîner par le Christ et par ses choix qu'il sera possible de contempler. Qui désire contempler Dieu, accepte de vivre de façon à permettre aux hommes et aux femmes de son temps de le reconnaître. Le Dieu de Jésus-Christ se révèle l'hôte et l'invité de ceux qui vivent en le témoignant dans le monde.

Nous sommes appelés à goûter au mystère de Dieu « tendre et miséricordieux, lent à la colère, plein d'amour et de vérité » (Ex 34, 6), de Dieu qui « est amour » (I Jn 4, 16) et à le garder sur les routes humaines, même sous le signe de la fraternité.

Le pape François a invité les consacrés coréens : « Votre défi est de devenir des experts de la divine miséricorde précisément à travers la vie en communauté. Par expérience, je sais que la vie communautaire n'est pas toujours facile, mais qu'elle est un terrain providentiel pour la formation du cœur. Il n'est pas réaliste de ne pas s'attendre à des conflits : des incompréhensions apparaîtront, et il faudra les affronter. Mais, malgré ces difficultés, c'est dans la vie communautaire que nous sommes appelés à grandir dans la miséricorde, dans la patience et dans la charité parfaite » (159). De ce point de vue, notre vie fraternelle doit être évaluée : lieu de miséricorde et de la réconciliation, ou espace et relation inefficace où l'on respire la méfiance, le jugement, jusqu'à la condamnation.

71. L'évènement de la contemplation peut avoir lieu toujours et partout, sur la montagne solitaire comme sur les sentiers des périphéries du non-humain. Et il est salvifique. Les communautés de consacrés et consacrées prient dans les villes et aux frontières entre les peuples sont le lieu où les sœurs et les frères s'assurent et en faveur de tous d'un espace pour prendre soin de Dieu. Une invitation à être des communautés priantes où Dieu se fait présent ; un rappel à vivre avec vigilance l'économie du temps afin que celui-ci ne se remplisse pas de choses, d'activités, de paroles. Les communautés apostoliques, les fraternités, tous les consacrés, dans leurs diverses formes, gardent, dans le contact et la confrontation journalière avec les cultures, le temps de Dieu dans le monde, les raisons et la manière de l'Évangile : « Lieux d'espérance et de découverte des Béatitudes, des lieux où l'amour, s'appuyant sur la prière, source de la communion, est appelé à devenir logique de vie et source de joie » (160). Signe de Celui qui vient sans cesse nous rencontrer comme le Vivant.

À une époque de conflit mondial acerbé (1943) et en un lieu, Auschwitz, où tout proclamait, et même hurlait la mort de Dieu et de l'homme, Etty Hillesum, jeune juive, devine avec un regard contemplatif le lien intime entre le sort de l'un et celui de l'autre, redécouvre en elle la vérité de l'humain comme lieu de relations de compassion où la présence de Dieu survit. Elle se confie une tâche : garder, préserver, plus que sa propre vie physique, le noyau intérieur le plus profond. C'est l'expérience mystique dont les personnes qui prient font l'expérience : « Ce sont des temps d'effroi, mon Dieu. Cette nuit pour la première fois, je suis restée éveillée dans le noir, les yeux brûlants, des images de souffrance humaine défilant sans arrêt devant moi. (...) Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider. (...) un peu de toi en nous, mon Dieu (...) il y a des gens – le croirait-on ? – qui au dernier moment tâchent à mettre en lieu sûr des aspirateurs, des fourchettes et des cuillers en argent, au lieu de te protéger toi, mon Dieu. Toi qui m'as tant enrichie, mon Dieu, permets-moi aussi de donner à pleines mains. Ma vie s'est muée en un dialogue ininterrompu avec Toi, mon Dieu, un long dialogue » (161).

Quand l'esprit comprend, voit et goûte à cette richesse qu'est Dieu, il la répand comme salut et joie dans le monde. La promesse d'Isaïe s'accomplit : Le Seigneur sera toujours ton guide. En plein désert, il comblera tes désirs et te rendra vigueur. Tu seras comme un jardin bien irrigué, comme une source où les eaux ne manquent jamais (Is 58, 11-12).

72. La contemplation fidèle, cohérente dans l'accomplissement de la mission a appelé les consacrés et consacrées jusqu'au bout de l'extase : « En versant leur propre sang, étant ainsi pleinement configurés au Seigneur crucifié » (162). C'est l'extase prévue par le Père Christian de Chergé, prieur du monastère de Tibhirine, décapité avec six de ses frères sur les montagnes algériennes de l'Atlas, en mai 1996. Sept moines qui choisirent de témoigner du Dieu de la vie, en silence et dans la solitude, dans un contact quotidien avec les gens.

« Ma mort, évidemment, paraîtra donner raison à ceux qui m'ont rapidement traité de naïf, ou d'idéaliste : "Qu'il dise maintenant ce qu'il en pense!". Mais ceux-là doivent savoir que sera enfin libérée ma plus lancinante curiosité. Voici que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler avec Lui

ses enfants de l'islam tels qu'il les voit, tout illuminés de la gloire du Christ, fruits de Sa Passion investis par le Don de l'Esprit dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et de rétablir la ressemblance en jouant avec les différences. Cette vie perdue totalement mienne et totalement leur, je rends grâce à Dieu qui semble l'avoir voulue tout entière pour cette joie-là, envers et malgré tout » (163).

La vie devient un chant de louange, alors que la prière contemplative coule comme une bénédiction, guérit et soigne, ouvre à l'unité – au-delà des ethnies, des religions, des cultures – en introduisant à l'accomplissement futur.

« Mon corps est pour la terre, mais, s'il vous plaît aucune protection entre elle et moi.

Mon cœur est pour la vie, mais, s'il vous plaît, rien de maniéré entre elle et moi.

Mes mains pour le travail seront croisées, très simplement. Que mon visage soit absolument nu pour ne pas empêcher le baiser. » (164)

L'*eschaton* est déjà présent dans l'histoire, comme une semence à faire croître dans le chant de la vie qui contemple et donne l'espérance.

Pour la réflexion

73. Les provocations du pape François

- Nous aussi nous pouvons nous demander : quel est aujourd'hui le regard de Jésus sur moi ? Comment Jésus me regarde-t-il ? Avec un appel ? Avec un pardon ? Avec une mission ? (...) Sur la route qu'il a suivie, nous sommes tous sous le regard de Jésus : il nous regarde toujours avec amour, il nous demande quelque chose, il nous pardonne quelque chose et nous donne une mission (165).

- Ils sont nombreux les problèmes que vous affrontez chaque jour ! Ils vous poussent à vous immerger avec passion dans une activité apostolique généreuse. Toutefois, nous savons que seuls nous ne pouvons rien faire. (...) La dimension contemplative devient indispensable, au milieu des engagements les plus urgents et les plus pesants. Et plus la mission nous appelle à aller vers les périphéries existentielles, plus notre cœur sent le besoin intime d'être uni à celui du Christ, plein de miséricorde et d'amour (166).

- Poursuivez le chemin de renouveau commencé et en grande partie mis en œuvre pendant ces cinquante ans, en examinant toute nouveauté à la lumière de la Parole de Dieu et à l'écoute des nécessités de l'Église et du monde contemporain, et en utilisant tous les moyens que la sagesse de l'Église met à votre disposition pour avancer sur le chemin de votre sainteté personnelle et communautaire. Et parmi ces moyens, le plus important est la prière, la prière gratuite aussi, la prière de louange et d'adoration. Nous, personnes consacrées, nous sommes faites pour servir le Seigneur et servir les autres avec la Parole du Seigneur, non ? Dites, je vous en prie, aux nouveaux membres, dites-leur que prier ce n'est pas perdre son temps, adorer Dieu n'est pas perdre son temps, louer Dieu n'est pas perdre son temps (167).

- La vie est un chemin vers la plénitude de Jésus-Christ, lorsque viendra la deuxième fois. C'est un chemin vers Jésus, qui reviendra dans la gloire, comme l'avaient dit les anges aux apôtres le jour de l'ascension (...) Suis-je attaché à mes possessions, à mes idées, enfermé ? Ou suis-je ouvert au Dieu des surprises (...)

Suis-je une personne arrêtée ou une personne en marche ? (...) Je crois en Jésus-Christ et en ce qu'il a fait, qu'il est mort, ressuscité... je crois que le chemin avance vers sa maturité, vers la manifestation de gloire du Seigneur ? Suis-je capable de comprendre les signes des temps et d'être fidèle à la voix du Seigneur qui se manifeste en eux ? (168).

- Souvent, on fait des erreurs, parce que nous sommes tous pécheurs, mais on reconnaît s'être trompé, on demande pardon et on offre le pardon. Et cela fait du bien à l'Église : cela fait circuler dans le corps de l'Église la sève de la fraternité. Et cela fait du bien aussi à toute la société. Mais cette fraternité suppose la paternité de Dieu et la maternité de l'Église et de la Mère, la Vierge Marie. Nous devons chaque jour nous replacer dans cette relation, et nous pouvons le faire par la prière, par l'Eucharistie, par l'adoration, par le chapelet. Ainsi, nous renouvelons chaque jour notre « être » avec le Christ et dans le Christ, et ainsi, nous nous plaçons dans une relation authentique avec le Père qui est aux cieux et avec la Mère Église, notre Sainte Mère l'Église hiérarchique, et la Mère Marie. Si notre vie se place toujours à nouveau dans ces relations fondamentales, alors, nous sommes en mesure de réaliser aussi une fraternité authentique, une fraternité qui témoigne, qui attire (169).

- Dieu est à l'œuvre, continue d'œuvrer et nous pouvons nous demander comment nous devons répondre à cette création de Dieu, qui est née de l'amour parce qu'il œuvre par amour. (...) À la « première création », nous devons répondre par la responsabilité que le Seigneur nous donne : « La terre vous appartient, faites-la travailler, faites-la croître ! » (...) C'est aussi notre responsabilité de faire croître la terre, de faire croître la création, de la protéger et la faire croître : nous sommes les seigneurs de la création, non les maîtres (170).

• Mener tous les jours la vie d'une personne qui vit dans le monde, et dans le même temps conserver la contemplation, cette dimension contemplative à l'égard du Seigneur et également à l'égard du monde, contempler la réalité, ainsi que contempler les beautés du monde et aussi les graves péchés de la société, les déviations, toutes ces choses, et toujours dans une tension spirituelle... C'est pourquoi votre vocation est fascinante, car c'est une vocation qui est précisément là, où se joue le salut non seulement des personnes, mais des institutions (171).

• Et comment répondons-nous à l'œuvre que fait l'Esprit Saint en nous, de nous rappeler les paroles de Jésus, de nous expliquer, de nous faire comprendre ce que Jésus a fait? (...) Dieu est personne : il est personne Père, personne Fils et personne Esprit Saint... À tous les trois, nous répondons : protéger et faire croître la création, nous laisser réconcilier avec Jésus, avec Dieu en Jésus, en Christ, chaque jour, et ne pas attrister l'Esprit Saint, ne pas le chasser : c'est l'hôte de notre cœur, celui qui nous accompagne, qui nous fait croître (172).

Ave, Femme vêtue de soleil

74. Notre pensée se tourne vers Marie, arche de Dieu. À côté de son enfant, chair de sa chair et origine qui vient d'En-haut, Marie est unie au Mystère. Bonheur indicible et énigme insondable. Elle devient le temple du silence sans lequel ne peut germer la graine de la Parole, ni fleurir l'étonnement pour Dieu et pour ses merveilles ; le lieu où l'on entend les vibrations du Verbe et la voix de l'Esprit comme une brise légère. Marie devient l'épouse dans l'enchantement de l'adoration. L'évènement divin accompli en elle de façon admirable est accueilli dans la chambre nuptiale de sa vie de femme :

Adorna thalamum tuum, Sion, Virgo post partum, quem genuit adoravit. (173)

Marie devient l'écrin des mémoires de son enfant, des faits et paroles confrontées aux vaticinations des prophètes (cf. Lc 2, 19), ruminées avec l'Écriture au plus profond de son cœur : elle garde jalousement tout ce qu'elle n'arrive pas à comprendre, en attendant que le Mystère soit révélé. Le récit de Luc sur l'enfance de Jésus est un *liber cordis*, écrit dans le cœur de sa Mère avant même de l'être sur les manuscrits. Au plus profond de ce lieu, chaque parole de Marie, de joie, d'espérance, de douleur, est devenue mémoire de Dieu pour la rumination contemplative assidue.

Au cours des siècles, l'Église a compris progressivement la valeur exemplaire de la contemplation de Marie. Lire la Mère comme une icône de la contemplation a été l'œuvre de plusieurs siècles. Denys le Chartreux la désigne la *summa contemplatrix* parce que comme « il a été accordé que, de manière singulière, les mystères du salut humain se réalisèrent en elle et par elle, il lui a ainsi été donné de les contempler de la façon la plus éminente et la plus profonde » (174). De l'annonciation à la résurrection, à travers le *stabat iuxta crucem*, où la *mater dolorosa et lacrimosa* acquiert la sagesse de la douleur et des larmes, Marie tisse la contemplation du Mystère qui l'habite.

Nous apercevons en Marie le chemin mystique de la personne consacrée, établie dans l'humble sagesse qui goûte au mystère de l'accomplissement ultime. Une Femme vêtue de soleil apparaît comme un signe splendide dans le ciel : « Un grand signe apparut dans le ciel : une Femme, ayant le soleil pour manteau, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles » (Ap 12, 1). Elle, nouvelle Ève mariée sous la croix, nouvelle femme du *Cantique*, monte du désert appuyée sur son bien-aimé (Ct 8,5) et accouche, dans le monde et dans le temps, du fragment et de la faiblesse, du Fils, fruit du salut universel, joie de l'Évangile qui sauve :

Tu iras, ainsi nous te prions... Tu voleras entre une flèche et l'autre autour des coupoles, tu entreras par les ogives des églises et derrière les forêts des gratte-ciel, au beau milieu du palais royal et au milieu de la steppe : tu émigreras, pèlerine, et aussitôt et partout, tu accoucheras de ton Fils, joie et unité des choses, ô Mère éternelle. (175)

Notes

(1) Pape François, Ex. ap. *Evangetii gaudium* (24 novembre 2013), n. 264 ; DC2014, n. 2513, p. 73-74.

(2) *Ibid.*, n. 199 ; DC2014, n. 2513, p. 60.

(3) Cf. Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, Instruction *Repartir du Christ. Un engagement renouvelé de la vie consacrée au Troisième millénaire* (19 mai 2002), n. 22 ; DC2002, n. 2273, p. 622-623.

(4) Cf. Jean-Paul II, Ex. ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 16 ; DC1996, n. 2136, p. 356.

(5) Cf. Saint Augustin, *Confessions* III, 6, 11.

(6) *Id.*, Ep. 130, 8, 17.

(7) Pape François, Lett. ap. *À tous les consacrés*, à l'occasion de l'Année de la vie consacrée (21 novembre 2014), II, n. 5.

(8) *Ibid.*, 11, 1.

- (9) Paul VI, *Allocution* à l'occasion de la dernière session publique du concile œcuménique Vatican II, cité du Vatican (7 décembre 1965).
- (10) Benoît XVI, *Discours* à l'Assemblée de la Conférence épiscopale Italienne, Cité du Vatican (24 mai 2012).
- (11) Paul VI, *Allocution* à l'occasion de la dernière session publique du concile œcuménique Vatican II, cité du Vatican (7 décembre 1965).
- (12) Benoît XVI, Ex. ap. post-synodale *Verbum Domini* (30 septembre 2010), n. 26. Parmi les textes bibliques on peut citer : par exemple Dt 28,1-2.15.45 ; 32,1 ; parmi les prophètes cf. Jr 7, 22-28 ; Ez 2, 8 ; 3, 10 ; 6, 3 ; 13, 2 ; jusqu'aux derniers : cf. Za 3,8. Pour saint Paul cf. Rm 10, 14-18 ; 1Th 2,13 ; DC 2011, n. 2460, p. 66.
- (13) G. Dossetti, *L'esperienza religiosa. Testimonianza di un monaco*, in AA, Vv., *L'esperienza religiosa oggi*, Vita e Pensiero, Milano 1986, 223.
- (14) Catéchisme de l'Église catholique, n. 2715.
- (15) Ibid.
- (17) Paul VI, *Allocution* à l'occasion de la dernière session publique du concile œcuménique Vatican II, cité du Vatican (7 décembre 1965).
- (16) Sainte Thérèse d'Avila, *Livre de la vie*, 27, 10.
- (19) D. Bonhoeffer, Lettera a Renata ed Eberhard Bethge, in *Opere di Dietrich Bonhoeffer*, v. 8 : Resistenza e resa, Queriniana, Brescia 2002, 412.
- (18) Jean-Paul II, Ex. ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 68 ; DC 1996, n. 2136, p. 378.
- (21) Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, Instruction *Repartir du Christ. Un engagement renouvelé de la vie consacrée au Troisième millénaire* (19 mai 2002), n. 22 ; DC 2002, n. 2273, p. 622-623.
- (20) Concile œcuménique Vatican II, Constitution sur la Sainte Liturgie *Sacrosanctum concilium*, n. 2.
- (23) Pape François, Ex. ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 259 et n. 262 ; DC 2014, n. 2513, p. 72-73.
- (22) Jean-Paul II, Ex. ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 16 ; DC 1996, n. 2136, p. 356.
- (25) Saint François d'Assise, *Cantique des Créatures*, 4.
- (24) Jean-Paul II, Ex. ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 59 ; DC 1996, n. 2136, p. 373-374.
- (27) A. Spadaro, *Intervista a Papa Francesco*, in *La Civiltà Cattolica*, 164 (2013/III), 474.
- (26) Cf. Sainte Claire, Quatrième lettre à la bienheureuse Agnès de Prague, in FF, 2901-2903.
- (29) Cf. Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, *La dimension contemplative de la vie religieuse* (Assemblée plénière, mars 1980), I.
- (28) Sainte Thérèse d'Avila, *Vie* 8, 5.
- (31) Cf. Saint François d'Assise, *Première Règle*, 19.25.
- (30) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 20 ; DC 1996, n. 2136, p. 358.
- (34) Pape François, *Intelligence, cœur, contemplation*. Méditation matinale dans la Chapelle de la maison Sainte-Marthe, mardi 22 octobre 2013, in *L'Ossevatore Romano*, n. 44 (31 octobre 2013).
- (35) Pape François, *Homélie* pour la Veillée pascale en la Nuit Sainte, basilique vaticane (samedi, 4 avril 2015).
- (32) Cf. Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 169 ; DC 2014, n. 2513, p. 51-52.
- (33) Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les sociétés de vie apostolique, instruction *Le service de l'autorité et l'obéissance. Faciem tuam, Domine, requiram* (11 mai 2008), I.
- (38) G. Marcel, *Homo viator. Prolégomènes à une métaphysique de l'espérance*, Aubier, Paris 1944, 26.
- (39) Ibidem.
- (36) Paul VI, *Audience générale*, Cité du Vatican (7 août 1968) ; DC 1968, n. 1524, col. 1574.
- (37) Saint Augustin, *Confessions* X, XXIII, 33.
- (42) C.M. Martini, *La tentazione dell'ateismo*, in *II Corriere della Sera*, 16 novembre 2007.
- (43) Saint Augustin, *Sermon* 52, 16.
- (40) Saint Benoît, *Règle*, 58, 7.
- (41) Benoît XVI, *Homélie* à l'occasion de la Solennité de l'Épiphanie du Seigneur, basilique vaticane (6 janvier 2012) ; DC 2012, n. 2484, p. 164-166.
- (46) Missel romain, *Exultet pascal*.
- (47) Saint Jean de la Croix, *Poésie*, V, *Nuit obscure*, 5-8.
- (44) Sainte Thérèse d'Avila, *Vie*, 30, 8.
- (45) B. Teresa de Calcuta, *Vieni e sii la mia luce*, au soin de B. Kolodiejchuk, BUR, Milano 2009.
- (51) Saint Augustin, *Confessions*, X, 27, 38.
- (50) Saint Ambroise, *L'Esprit Saint*, I, 6, 79.
- (49) *Ibid.*, n. 8 ; DC 1984, n. 1872, p. 404-405.
- (48) Jean-Paul II, Ex. Ap. *Redemptionis donum* (23 mars 1984), n. 3 ; DC 1984, n. 1872, p. 401-402.
- (55) Saint Augustin, *Confessions*, IV, 12, 19.
- (54) Cf. J. Ratzinger, *La corrispondenza del cuore nell'incontro con la Bellezza*, in *30 Giorni*, n. 9, septembre 2002, 87.
- (53) Saint Augustin, *Commentaire de la Première lettre de Jean*, 9, 9.
- (52) Ibidem.
- (59) S. Marie Madeleine de Pazzi, *I colloqui*, parte seconda, in *Tutte le opere*, v. 3, CIL, Firenze 1963, 226.
- (58) Cf. Acardo di San Vittore, *De unitate Dei et pluralitate creaturarum*, I, 6.
- (57) Cf. B. Elia di San Clemente, *Scritti*, OCD, Roma 2006, 431.
- (56) Denys l'Aéropagite, *De divinis nominibus* 4, 13.
- (63) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 93 ; cf. 93-97 ; DC 2014, n. 2513, p. 31-33.

- (62) Pape François, *Discours* à l'occasion de la rencontre avec les pauvres assistés par la *Caritas*, Assise (4 octobre 2013) ; *DC* 2014, n. 2513, p. 128.
- (61) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 149 ; *DC* 2014, n. 2513, p. 46.
- (60) Cf. N. Cabasilas, *La vita in Cristo*, Citta Nuova, Roma 1994, in J. Ratzinger, *La corrispondenza del cuore nell'incontro con la Bellezza*, in *30 Giorni*, n. 9, septembre 2002, 89.
- (68) Id., *La vive flamme d'amour* B, Prologue, 4.
- (69) Cf. A.J. Heschel, *Dieu en quête de l'homme*, Éditions du Seuil, Paris 1968.
- (70) *Didachè*, 11, 8.
- (71) Cf. A. Spadaro, *Svegliate il mondo !* Entretien du pape François avec tes Supérieurs généraux, in *La civiltà Cattolica*, 165 (2014/I), 7.
- (64) Saint Jean de La Croix, *La montée du Carmel*, 2, 7, 3.
- (65) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 33 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 363.
- (66) B. Charles de Foucauld, En vue de Dieu seul. Méditations sur les passages des Saints Évangiles relatifs à quinze vertus, tome IV/1, Nouvelle Cité, Moutrouge 1999, 292.
- (67) Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel* B, strophe I, 8.
- (76) La brève prière dans la bouche du publicain à été définie comme « la prière parfaite et perpétuelle » ; A. Louf, *À l'école de ta contemplation*, Lethielleux, Paris 2004, 22.
- (77) Cf. Isaac de Ninive, *Un'umile speranza. Antologia*, a cura di S. Chialà, Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose 1999, 73.
- (78) Cf. A. Spadaro, *Svegliate il mondo !* Entretien du pape français avec les Supérieurs généraux, in *La Civiltà Cattolica* 163 (2014/I), 5.
- (79) Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur les Actes des Apôtres*, 35, 3.
- (72) Pape François, Lett. Enc. *Lumen fidei* (29 juin 2013), nn. 30-31 ; *DC* 2013, n. 2512, p. 17-18.
- (73) Sainte Thérèse d'Avila, *Le Château intérieur*, Premières demeures, I, 7.
- (74) Saint Jean de la Croix, *La Montée du Carmel*, II, 22.
- (75) Cf. Saint Benoît, *Règle*, VII, 62.66.
- (85) Cf. Jean-Paul II, *Homélie* à l'occasion de la Solennité du *Corpus Domini*, basilique de Saint Jean de Latran (14 juin 2001).
- (84) Cf. P. Mazzolari, *Il segno dei chiodi*, Dehonianc, Bologna 2012, 73-78.
- (87) Jean-Paul II, Lett. Ap. *Mulieris dignitatem* (15 août 1988), n. 26 ; *DC* 1988, n. 1972, p. 1083-1084.
- (86) Jean-Paul II, Lett. Enc. *Ecclesia de Eucharistia* (17 avril 2003), n. 6 ; *DC* 2003, n. 2290, p. 370.
- (81) *Ibidem*, I, 2.
- (80) Sainte Thérèse d'Avila, *Le château intérieur*, Premières demeures, I, 3.
- (83) Cf. Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), nn. 174-175 ; *DC* 2014, n. 2513, p. 53.
- (82) Missel romain, *Prière eucharistique* V.
- (93) S. Catherine de Sienne, *Il Dialogo della Divina Provvidenza*, Cantagalli, Siena 2006, 402-403.
- (92) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 169 ; *DC* 2014, n. 2513, p. 51.
- (95) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 68 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 378.
- (94) Benoît XVI, Lett. Enc. *Deus caritas est* (25 décembre 2005), n. 31 ; *DC* 2006, n. 2352, p. 182.
- (89) I. Gorainoff, Serafino di Sarov : vita, colloquio con Matovilov, scritti spirituali, Gribaudo, Torino 2006, 156.
- (88) Saint Augustin, *Confessions*, X, 8-24.
- (91) S. Thomas d'Aquin, Commentaire sur le livre des Sentences de Pierre Lombard III XXV, I, I, 4 m.
- (90) Benoît XVI, *Homélie* à l'occasion de la Solennité du *Corpus Domini*, basilique de Saint Jean de Latran (7 juin 2012).
- (102) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 24 ; *DC* 2014, n. 2513, p. 13.
- (103) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 70 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 379-380.
- (100) Cf. Benoît XVI, Ex. Ap. *Sacramentum caritatis* (22 février 2007), n. 64 : « La meilleure catéchèse sur l'Eucharistie est l'Eucharistie elle-même bien célébrée. En effet, de par sa nature, la liturgie a son efficacité pédagogique propre pour introduire les fidèles à la connaissance du mystère célébré » ; *DC* 2007, n. 2377, p. 328-329.
- (101) Cf. Origène, *Homélie sur les Nombres*, 5, 1.
- (98) Cf. *ibid.*, n. 94 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 389-390.
- (99) Cf. *ibid.*, n. 95 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 390.
- (96) Cf. A.J. Heschel, *Dieu en quête de l'homme*, éditions du Seuil, Paris 1968.
- (97) Cf. Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 18 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 357.
- (110) Saint Augustin, *Confessions*, X, 6, 8.
- (111) Cf. Benoît XVI, *Discours aux artistes* dans la chapelle Sixtine, cité du Vatican (21 novembre 2009) ; *DC* 2009, n. 2436, p. 1117-1120.
- (108) Cf. J.M. Bergoglio – François, *La bellezza educerà il mondo*, EMI, Bologna 2014.
- (109) Cf. J. Ratzinger, *La corrispondenza del cuore nell'incontro con la Bellezza*, in *30 Giorni*, n. 9, septembre 2002, 87.
- (106) Cf. Jean-Paul II, *Lettre aux artistes* (4 avril 1999) ; *DC* 1999, n. 2204, p. 451-458.
- (107) Cf. N. Berdjaev, *Le sens de la création*, 1916, Desclée De Brouwer, Paris 1992.
- (104) Cf. F. Dostoïevski, *L'Idiot* II, 2, Gallimard, Paris, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » (n. 94), 3 mars 2009 (1re éd. 1953).
- (105) Cf. Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 41 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 366-367.
- (119) A. Spadaro, *Svegliate il mondo !* Entretien du pape François avec les Supérieurs généraux, in *La Civiltà Cattolica*, 16 (2014/I), 6.
- (118) *Ibid.*, n. 9 ; *DC* 2009, n. 2429, p. 756.
- (117) Benoît XVI, Lett. Enc. *Caritas in veritate* (29 juin 2009), n. 31 ; *DC* 2009, n. 2429, p. 767.
- (116) Benoît XVI, *Discours* aux membres du Conseil pontifical de la culture, cité du Vatican (15 juin 2007) ; *DC* 2007, n. 2388, p. 890-892.

- (115) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 167 ; DC 2014, n. 2513, p. 51.
- (114) *Ibid.*
- (113) *Ibid.*
- (112) Cf. J. Ratzinger, La corrispondenza del cuore nell'incontro con la Bellezza, in 30 Giorni, n. 9, septembre 2002, 89.
- (127) Cf. François, *Sapientia cordis*. « J'étais les yeux de l'aveugle, les pieds du boiteux » (Jb 29, 15), Message pour la XXIIIe Journée mondiale du malade, cité du Vatican (3 décembre 2014).
- (126) Saint Jean de la Croix, *Cantique spirituel* B, 32, 1.
- (125) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 169 ; DC 2014, n. 2513, p. 51.
- (124) Cf. E. Lévinas, *Éthique et infini*. Fayard (coll. « L'Espace intérieur »), Paris 1982.
- (123) Cf. Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 103 ; DC 1996, n. 2136, p. 393.
- (122) Pape François, *Discours* à la communauté des rédacteurs de *La Civiltà Cattolica*, cité du Vatican (14 juin 2013).
- (121) Cf. P. Ricœur, *Le temps raconté* (coll. « L'ordre philosophique »), Seuil, Paris 1983.
- (120) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 71 ; DC 1996, n. 2136, p. 380.
- (137) Dante Alighieri, *La Divine Comédie. Paradis*, XXXIII, 145.
- (136) Cf. T. Merton, *Semences de contemplation*, Points, Paris 2010.
- (139) *Ibid.*, n. 115 ; DC 2015, n. 2519, p. 36.
- (138) Cf. Pape François, Lett. Enc. *Laudato si'* (24 mai 2015), n. 43 ; DC 2015, n. 2519, p. 16.
- (141) *Ibid.*, n. 202 ; DC 2015, n. 2519, p. 58.
- (140) Cf. *Ibid.*, nn. 203-208 ; DC 2015, n. 2519, p. 58-60.
- (143) *Ibid.*, n. 216 ; DC 2015, n. 2519, p. 62.
- (142) *Ibid.*, n. 215 ; DC 2015, n. 2519, p. 61-62.
- (129) Par exemple cf. pape François, *Discours* à l'occasion de la Veillée de Pentecôte avec les mouvements, les nouvelles communautés, les associations et les agrégations ecclésiales (18 mai 2013) ; Idem, *Homélie* à l'occasion de la canonisation des martyrs d'Otrante et de deux bienheureuses latino-américaines (12 mai 2013) ; Idem, *Angélus* (11 janvier 2015) ; DC 2013, n. 2511, p. 44-46.
- (128) J.B. Metz, *Mistica dagli occhi aperti. Per una spiritualità concreta e responsabile*, Queriniana, Brescia 2011, 65.
- (131) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 169 ; DC 2014, n. 2513, p. 51.
- (130) Benoît XVI, Lett. Enc. *Deus caritas est* (25 décembre 2005), n. 31 ; DC 2006, n. 2352, p. 182.
- (133) Pape François, *Misericordiae vultus*, Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la miséricorde (11 avril 2013), 1 ; DC 2015, n. 2519, p. 72-73.
- (132) Pape François, Ex. Ap. *Evangelii gaudium* (24 novembre 2013), n. 88 ; DC 2014, n. 2513, p. 30.
- (135) Saint François d'Assise, *Cantique des créatures*, 1.
- (134) *Ibid.*, n.15 ; DC 2015, n. 2519, p. 79.
- (152) Cf. Concile œcuménique Vatican II, Décret sur le renouveau de la vie religieuse *Perfectae caritatis*, 5.
- (153) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 59 ; DC 1996, n. 2136, p. 373.
- (154) Benoît XVI, Lett. Enc. *Spe Salvi* (30 novembre 2007), n. 9 ; DC 2008, n. 2393, p. 18-19.
- (155) Pape François, *Discours* aux consacrés et aux consacrées du diocèse de Rome, cité du Vatican (16 mai 2015).
- (156) Dernières paroles d'Édith Stein - Ste Bénédicte de la Croix, à sa soeur Rosa au monastère d'Eckt.
- (157) Cf. J. B. Metz, *Un temps pour les ordres religieux ? Mystique et politique de la suite de Jésus*, Cerf, Paris 1981.
- (158) Cf. J. L. Gonzalez Balado, *Le sourire des pauvres. Fioretti de Mère Teresa*, Mediaspaul, Paris 1982.
- (159) Pape François, *Discours* à l'occasion de la rencontre avec les communautés religieuses en Corée, Séoul (16 août 2014) ; DC 2014, n. 2516, p. 97-99.
- (144) Benoît XVI, *Homélie* à l'occasion de la messe inaugurale du pontificat, cité du Vatican (24 avril 2005) ; DC 2005, n. 2337, p. 545-549.
- (145) pape François, Lett. Enc. *Laudato si'* (24 mai 2015), n. 223 ; DC 2015, n. 2519, p. 63-64.
- (146) Pape François, Lett. Ap. *À tous les consacrés*, à l'occasion de l'Année de la vie consacrée (21 novembre 2014), II, 2.
- (147) Cf. Guillaume de Saint-Thierry, *La contemplation de Dieu*, Prologue, 1.
- (148) Cf. Concile œcuménique Vatican II, Constitution sur la Sainte Liturgie *Sacrosanctum concilium*, 2.
- (149) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 59 ; DC 1996, n. 2136, p. 373-374.
- (150) Concile œcuménique Vatican II, Constitution dogmatique sur l'Église *Lumen gentium*, 44 ; Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), 3.29 ; DC 1996, n. 2136, p. 361-362.
- (151) Cf. E. Stein, Lettre à Fritz Kaufmann, *Correspondance*, Ad Solem . Cerf - Éditions du Carmel, Toulouse 2012.
- (171) Pape François, *Audience* aux participants à la rencontre organisée par la Conférence italienne des Instituts séculiers, cité du Vatican (10 mai 2014).
- (170) Pape François, *Méditation matinale* dans la chapelle de la maison Sainte-Marthe, cité du Vatican (9 février 2015).
- (169) Pape François, *Discours* aux participants à l'Assemblée nationale de la Conférence italienne des Supérieurs majeurs (CISM), cité du Vatican (7 novembre 2014).
- (168) Pape François, *Méditation matinale* dans la chapelle de la maison Sainte-Marthe, cité du Vatican (13 octobre 2014).
- (175) D. M. Turoldo, *O sensi miei... Poesie 1948-1988*, Rizzoli, Milano 1990, 256.
- (174) S. De Fiore, *Elogio della contemplazione*, in S.M. Pasini (ed.), *Maria modello di contemplazione del mistero di Cristo*, Ed. Monfortane, Roma 2000, 21-22.
- (173) *Liturgia Horarum*, Fête de la présentation de Jésus au Temple, Office de lecture, 1er répons.
- (172) Pape François, *Méditation matinale* dans la chapelle de la maison Sainte-Marthe, cité du Vatican (9 février 2015).

- (163) C. de Chergé, *Testament spirituel*, 1er décembre 1993.
- (162) Jean-Paul II, Ex Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 86 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 386-387.
- (161) Cf. E. Hillesum, *Une vie bouleversée. Journal 1941-1943*, Seuil, Paris 1995.
- (160) Jean-Paul II, Ex. Ap. post-synodale *Vita consecrata* (25 mars 1996), n. 51 ; *DC* 1996, n. 2136, p. 370.
- (167) Pape François, *Discours* aux participants à l'Assemblée plénière de la Congrégation pour les Instituts de vie consacrée et les Sociétés de vie apostolique, cité du Vatican (27 novembre 2014).
- (166) Pape François, *Discours* à l'occasion de la célébration des vêpres avec les prêtres, les religieuses, les religieux, les séminaristes et les mouvements laïques, Tirana (21 septembre 2014).
- (165) Pape François, *Méditation matinale* dans la chapelle de la maison Sainte-Marthe, cité du Vatican (22 mai 2015).
- (164) Testament de Frère Christophe Lebreton, moine de Tibhirine, assassiné.
- (a) *DC* 2001, n. 2240, p. 69.
- (b) *DC* 2008, n. 2405, p. 630-651.